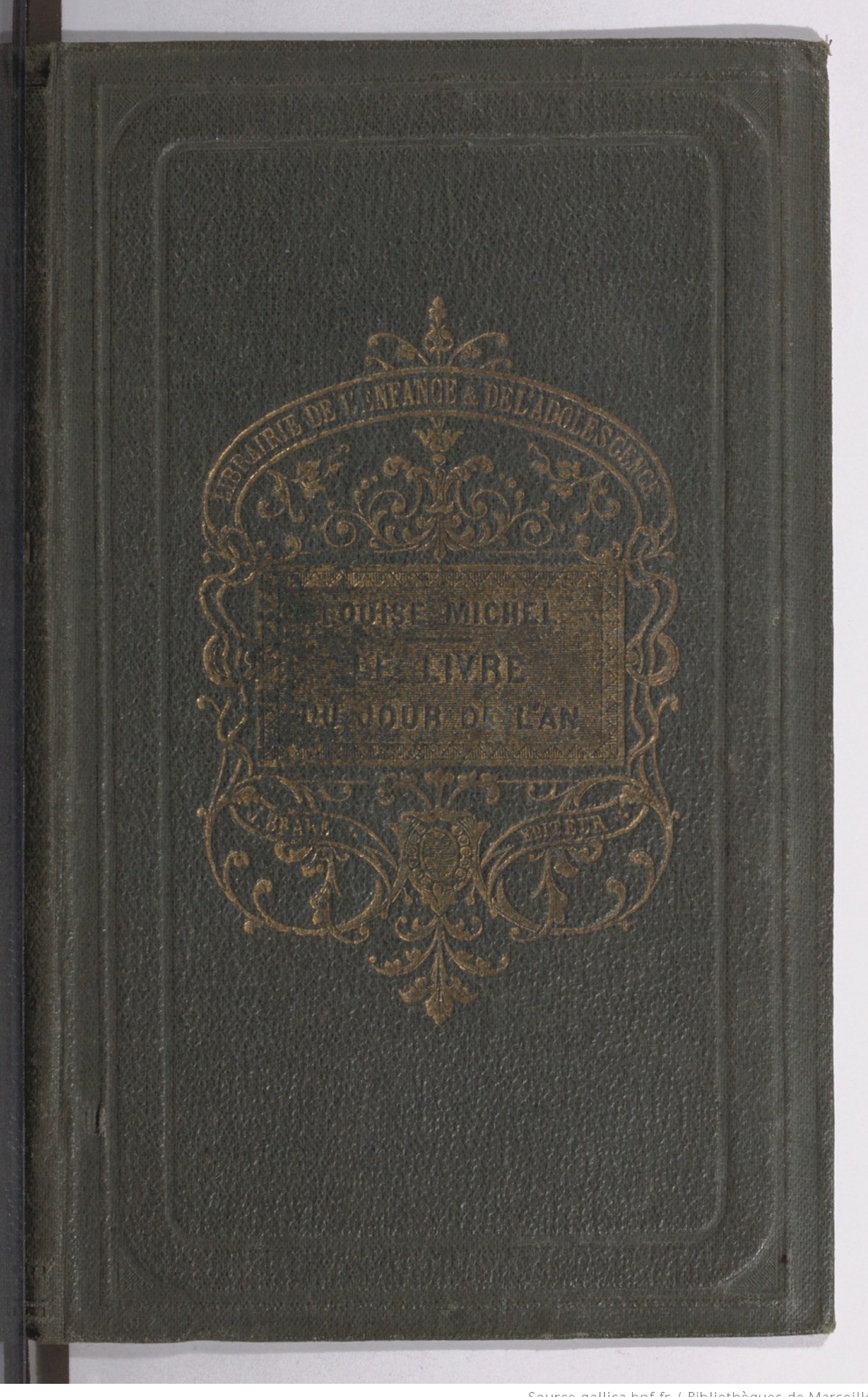
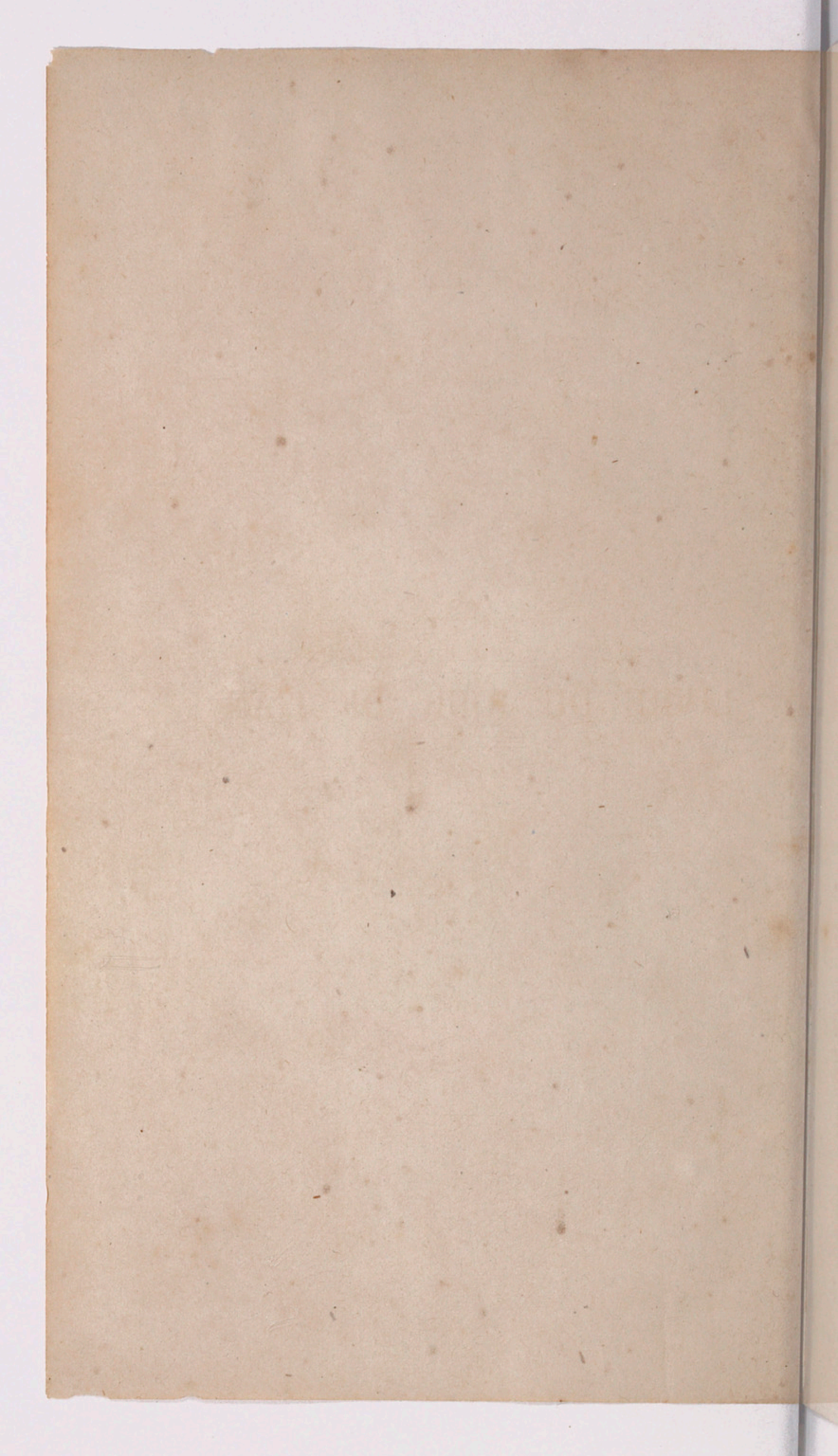
Le livre du jour de l'an : historiettes, contes et légendes pour les enfants / par Louise Michel


LIBRAIRIE DE L'ENFANCE & DE L'ADOLESCENCE
LOUISE MICHEL
LE LIVRE
DU JOUR DE L'AN
ÉDITEUR

hBoë



LE

LIVRE DU JOUR DE L'AN

PARIS. — IMPRIMERIE NOIZETTE
Faubourg St-Antoine, 159.

LE LIVRE DU JOUR DE L'AN

HISTORIETTES, CONTES ET LÉGENDES
POUR LES ENFANTS

PAR

LOUISE MICHEL

Enfants, vous êtes l'avenir,
Soyez justes : tout est là.
(LOUISE MICHEL. Oct. 1872.)





PARIS
LIBRAIRIE DE L'ENFANCE ET DE L'ADOLESCENCE
J. BRARE, Éditeur
6, place Saint-Michel, et 20, rue de l'Hirondelle

1872

LA NEIGE

Le vent d'hiver souffle dans l'ombre,
La neige couvre les chemins ;
Enfants, venez, la nuit est sombre,
Au foyer réchauffez vos mains.
Et pendant que vous êtes sages
Prenez ce livre et ces images,
Ce sont des souvenirs lointains.

Ceux dont on parle, ont eu votre âge,
Mais le temps va rapidement :
Comme le flot qui bat la plage,
Les jours ainsi s'en vont montant.
Nous parlerons des mœurs antiques,
Des pays lointains ou rustiques,
Ou de ce qu'on voit en rêvant.

Écoutant le conte et l'histoire,
Vous verrez la joie et les pleurs,
Et le peu que pèse la gloire,
Et ce que valent les grandeurs.
Heureux, si, fixant vos pensées
Sur toutes ces choses passées,
Vous devenez un peu meilleurs !



LE

LIVRE DU JOUR DE L'AN

HISTORIETTES, CONTES ET LÉGENDES POUR LES ENFANTS

L'ARITHMÉTIQUE DE MÈRE GUDULE

Jean Kerouin, métayer breton, avait un fils qui ne voulait pas *mordre* au calcul.

C'était le désespoir du bonhomme ; peu lui importait qu'Ivon sût mieux que tout autre gars du village tourner une lettre pour annoncer aux oncles de Paris qu'on était au plus fort de la récolte du blé noir, et qu'on souhaitait que *la présente les trouvât de même;* personne n'était plus habile à entonner l'Epître, si fort que les vitres en tremblaient. L'arithmétique seule n'entrait pas dans sa tête, par la raison toute simple qu'il ne le voulait pas.

Ivon était têtu comme un Breton (ou si vous voulez plus grossièrement), têtu comme un âne.

Il s'était dit : « Je n'ai pas besoin de calculer, puisque maintenant mes parents calculent, et comme ça m'ennuirait de même, plus tard, j'épouserai une femme qui comptera bien et je travaillerai de toutes mes forces pendant ce temps-là. »

Une fois ce raisonnement entré dans sa tête il ne répondait rien à tout ce qu'on pouvait lu dire et n'en faisait pas davantage.

Pierre Kergnel, le magister, en était désolé.

La mère Gudule, aïeule d'Ivon, qui n'avait encore rien dit, arrêta, un jour, son fuseau et dit, sans branler la tête (ce qui ne lui arrivait que dans les circonstances remarquables) : « Je me charge du gars, et je me fais fort de lui faire apprendre, *seul*, en moins de *trois jours*, les *quatre* règles. »

Jean Kerouin et Pierre Kergnel regardèrent la bonne femme, tout effarés ; car ils croyaient qu'elle devenait folle ou sorcière.

Mais le calme de son visage encore frais et toujours riant sous sa cornette bien empesée, les rassura.

Ils lui dirent qu'on lui abandonnait entièrement Ivon.

Or, c'était une forte tête que la grand'mère Gudule ; seule parmi les femmes du village, elle savait lire, écrire et compter, et elle avait appris tout cela, on ne sait comment, presque sans quitter le fuseau, qui lui servait, depuis l'âge de huit ans, à filer la trame des vêtements de famille.

Il paraît qu'un vieil oncle avait laissé, en mourant, quelques livres, étant maître d'école, et d'abord Gudule les avait épelés chaque dimanche, ensuite elle les avait lus et avait fini par les comprendre.

Aussi, à plusieurs lieues à la ronde, on était émerveillé de son savoir et on venait la consulter pour toutes sortes d'affaires.

La bonne femme étant assez intelligente, et juste par dessus tout, donnait des conseils qu'on ne se repentait jamais d'avoir suivis et qui

surprenaient les gens qui ne sont point accoutumés à réfléchir.

Après cette conversation avec son fils et le magister, Gudule reprit son fuseau.

Vers le milieu du jour, comme on tirait de la table creuse le pain enveloppé d'une nappe blanche et qu'on délayait la farine pour faire les crèpes, la grand'mère appela son petit-fils et lui tint ce discours :

« Écoute, gars Ivon, il ne s'agit point d'une punition ni d'un mécontentement quelconque, je t'expliquerai pourquoi, plus tard. Aujourd'hui tu me le demanderais inutilement ; mais il faut qu'à partir de demain matin tu restes pendant trois jours enfermé dans la petite chambre du grenier.

« Je te donnerai moi-même les provisions ; elles seront abondantes, et sur la petite couchette il y aura double lit de plumes d'oie *(deux couettes.)* »

Ivon ne répondit rien ; il était trop fier pour demander inutilement une chose qu'on ne lui aurait point dite, et il respectait trop sa grand'mère pour chercher à lui résister.

Jean Kerouin et Pierre Kergnel savaient bien de quoi il s'agissait ; mais ils ne comprenaient pas quel rapport pouvait avoir avec l'arithmétique la retraite d'Ivon dans le grenier.

Pendant la nuit, l'imagination du petit Breton travailla, et, je ne sais comment, il lui vint l'idée que le calcul n'était pas tout à fait étranger à son séjour dans la petite chambre ; quant à ce qui en devait arriver, il n'y comprenait pas plus que les autres.

Le matin étant venu, Ivon sortit du lit clos, embrassa ses parents et demanda allègrement lui-même à la mère Gudule qu'elle voulût bien le conduire au grenier, car il était grandement curieux.

Mère Gudule le fit copieusement déjeuner, puis elle prit un énorme morceau de beurre, un gros pain de sarrasin encore fumant, des provisions à n'en plus finir, de lard froid, de miel, de fruits, enfin pour ses trois jours, comme dix autres enfants eussent mangé pendant une semaine.

Une seule chose ennuyait Ivon ; mère Gudule avait pensé à tout, hors au gros morceau de sucre que depuis sa plus tendre enfance il ne s'était jamais endormi, sans avoir dans la bouche.

C'était une habitude de gourmandise, mais enfin cela ne faisait de mal à personne, et puis le gros joufflu Ivon n'avait pas encore dix ans.

L'espérance qui lui restait consistait en un tout petit panier, soigneusement couvert, dont il n'osait demander le contenu.

Sa grand'mère l'embrassa et ferma la porte, après quoi elle demeura longtemps à un petit trou pratiqué dans cette porte et dont Ivon ne soupçonnait pas l'existence.

Le gars, comme on dit en Bretagne, s'en fut tout droit au petit panier, défit bien vite le couvercle et apercevant un grand nombre de morceaux de sucre, il en prit tout d'abord une poignée.

« Demain, comme demain, » c'était son mot.

Lorsqu'il en eut bien croqué, l'idée lui vint de compter le reste ; c'était une occupation comme une autre.

« Bien en a pris à mère Gudule de ne me mettre ici que pour trois jours, se disait-il tout en comptant, car je n'aurais pas eu autant à croquer le dernier jour qu'aujourd'hui. »

Son addition lui donna un total de trente morceaux de sucre qui lui restaient.

Quelle richesse ! il en prit encore neuf.

Alors une autre curiosité le prit : savoir s'il en aurait autant pour tous les autres jours.

Sachant qu'il venait d'en reprendre, il compta de nouveau.

Il n'en avait plus que vingt et un morceaux.

Mère Gudule était à son observatoire. Elle s'applaudissait, la bonne vieille, car elle s'était servie de la gourmandise d'Ivon, comme un bon architecte se sert, faute de bonnes pierres, de la roche vive elle-même.

Le petit gourmand ayant compté, et tout effrayé de son nouveau total, réfléchit longtemps avant de continuer son calcul.

Comment allait-il s'y prendre ?

« Je sais bien, pensait-il, qu'en ôtant neuf de trente, il reste vingt et un; mais comment partager le reste ? »

Une inspiration lui vint : il fit trois tas des morceaux qui lui restaient, recompta ensuite chaque tas, pour savoir si le total d'un jour ne dépassait pas celui de l'autre; et, tout surpris d'y trouver du plaisir, il rechercha, la gourmandise aidant toujours, de nouveaux calculs.

Par exemple, combien il en resterait pour les trois jours, s'il en prenait encore quelques morceaux.

Bien entendu Ivon comptait trois jours, parce que ce qu'il prenait d'avance n'entrait pas dans le calcul ; le soir seulement devait compter.

Par quel hasard Ivon trouva-t-il sur la table du papier et un crayon ? il n'en savait rien. Cette brave mère Gudule pensait à tout.

Car une autre idée était venue à Ivon : refaire en chiffres sur le papier ce qu'il venait de trouver.

Mais les chiffres lui étant peu familiers, il refit tout simplement ses diverses opérations en morceaux de sucre grossièrement copiés.

La chose devenant visible était bien plus compréhensible.

Ivon y prenait tant de goût que ses tartines inachevées encombraient la table, mêlées avec des fruits mordus.

La nuit vint, fort mal à propos, l'interrompre, il fut obligé de se coucher ; car ce n'est pas la mère Gudule qui aurait confié une lampe à un enfant de son âge.

Pendant tout le temps qu'il dormait, Ivon songea qu'il faisait des calculs à n'en plus finir, avec des morceaux de sucre si nombreux, qu'ils formaient de hautes pyramides.

Il est probable qu'il se récompensait en même temps en croquant à belles dents quelques pierres de ses pyramides.

A peine il était jour qu'il s'habilla et reprit son occupation de la veille, par cet attrait tout puissant qu'ont les enfants pour tout ce dont ils s'occupent une première fois.

Et puis, ajoutons, comme mère Gudule, que ce gars-là avait un goût enragé pour le sucre. « Si sa

petite sœur, qu'il aime tant, était en sucre, ajoutait la bonne femme, je ne la lui confierais pas. »

Les gouverneurs des villes assiégées ne font pas plus de combinaisons pour la farine qu'Ivon n'en faisait pour son sucre.

Ayant bien combiné, il s'aperçut qu'il croquait en même temps, à droite et à gauche, et qu'il ne lui restait plus que six morceaux, tout en gros, pour ses deux soirées.

Six, c'était encore beaucoup et pour faire de nouveaux calculs il fallait diminuer encore.

Ivon, croquant toujours, reprit son cahier, inscrivit toujours, comme la veille, ses opérations, et ne s'arrêta que quand il n'en resta plus qu'un seul morceau pour ses deux soirées.

Un seul ! il en manquerait donc un soir ; et ce soir-là, comment ferait-il pour s'endormir ?

Ayant bien réfléchi, il coupa le morceau en deux, et, reprenant son cahier, il dessina des demi-morceaux.

Les fractions étaient trouvées.

De temps en temps, mère Gudule, son fuseau à la main, venait faire une petite pose au trou de la porte; et quoiqu'elle ne vit pas le cahier, elle s'applaudissait du travail : car le gars, la tête dans ses mains, était tout rouge d'application.

Il cherchait une combinaison pour manger beaucoup plus que la moitié et qu'il lui en restât pour le lendemain.

Sa combinaison fut trouvée.

Il recoupa le morceau, d'abord en quatre, puis en quatre encore.

M. Ivon comprit ainsi les quarts, les huitièmes, les seizièmes ; il alla jusqu'aux trente-deuxièmes, recoupant toujours chaque morceau en deux, tant qu'il en resta une miette palpable.

Le lendemain matin, un peu inquiet de n'avoir pour le soir qu'un si imperceptible morceau, il relut son cahier pour se distraire, et le comprit d'un bout à l'autre. L'entêté Ivon avait *mordu* à l'arithmétique.

Il ne s'aperçut pas que le milieu de la journée était arrivé.

La porte de la chambrette s'était ouverte, mère Gudule entra.

Avant d'embrasser Ivon, elle jeta un coup d'œil sur le cahier, car elle lisait encore sans lunettes, toute vieille qu'elle était, et s'en empara.

Puis prenant son petit-fils par la main, elle l'emmena. Avant d'entrer dans la pièce où l'on était réuni pour le dîner, elle lissa soigneusement ses cheveux blonds, lui fit mettre une belle paire de guêtres bleues toutes neuves et entra avec lui.

Ivon était tout ébahi ! il le fut bien davantage lorsqu'il vit ses vieux oncles, ses cousins et quelques voisins, sans oublier le maître d'école, tous ayant un air de fête.

« Peut-être bien, se disait Ivon, que mère Gudule va se remarier ; » car il ne voyait d'autre explication qu'une noce pour un tel déploiement de toilette, et une si grande profusion de galettes que l'eau lui en venait à la bouche.

Ivon était réellement fort gourmand.

Quand il eut embrassé tous ses parents et

souhaité le bonjour au maître d'école, mère Gudule prit la parole.

« Jusqu'ici, dit-elle, notre gars Ivon n'avait jamais voulu s'occuper de calcul. Depuis trois grands jours il ne fait que cela. J'espère qu'il va continuer à étudier, pour l'amour de son père, ce qu'il a compris par gourmandise. Nous fêtons cet heureux changement. »

La bonne vieille baissait un peu la voix en donnant à son petit-fils cette salutaire leçon.

Ivon fondit en larmes, se jeta dans les bras de sa grand'mère et le lui promit.

Il avait le cœur si gros, qu'il ne put se consoler qu'en voyant quel bonheur son cahier faisait éprouver aux parents et amis.

Il lui fallut l'expliquer tout au long devant le maître d'école, ravi de voir qu'Ivon avait compris l'arithmétique.

Depuis ce temps-là il y fut, comme aux autres choses, un des premiers de sa classe; et le souvenir de la préférence qu'il avait donnée à sa gourmandise sur le bonheur de faire plaisir à sa famille lui fut si sensible, que, de longtemps, il ne put croquer un morceau de sucre.

LE PETIT-ÉPI

LÉGENDE IROQUOISE

Ceci, chers enfants, est aussi peu vrai que la Barbe-Bleue ou le Petit-Poucet. C'est un conte qui passe de bouche en bouche au pays des Mingwés, que nous appelons les Iroquois.

Ils éprouvent encore plus de plaisir à l'entendre que vous au récit du plus aimé des contes; car ils y croient comme vous croiriez au Petit-Poucet, si on ne vous avait pas dit qu'il n'existe pas, ou que votre bon sens n'en ait pas fait naturellement justice.

Ceci dit, *voici* la *légende* : Un guerrier de la famille de la Grande-Tortue avait une sœur qu'il aimait beaucoup.

On l'appelait le Petit-Épi. C'était son frère qui l'avait élevée, leurs parents étant morts d'une grande maladie qui avait fondu sur leur village. Il n'avait plus qu'elle au monde, et l'aimait à la fois comme sa sœur et comme sa fille.

Au bout de quelques années, la même maladie revint. Le grand oiseau noir de la mort plana de nouveau sur la tribu.

Le vent de ses ailes faisait tomber les vieillards, les guerriers et les enfants des guerriers.

Le Petit-Épi devint malade. En vain Oulawaï, son frère, alla chercher, pour elle, la chair d'élan sur la montagne.

Elle s'endormit, et son esprit s'envola, vers l'ouest, à l'Eskenane, le pays des Ames.

Oulawaï déposa le corps de sa sœur dans la tombe, et il mit avec elle des bijoux comme pour dix tribus; puis il s'en alla trouver l'Oki, afin qu'il lui donnât les moyens de la retrouver, car sans elle, il ne pouvait vivre sur la terre.

L'Oki l'envoya chez le solitaire à la longue chevelure, Sonoukwiretri, afin qu'il lui apprît le chemin du pays des Ames.

Celui-ci lui indiqua sa route et lui donna une

marte, afin qu'il la lâchât lorsque les chiens qui gardent le pont des Esprits voudraient se jeter sur lui.

Oulawaï partit donc vers l'ouest, chargé de présents pour les chefs du pays des Ames, afin qu'on lui laissât ramener l'esprit du Petit-Épi.

Arrivé au pont des Esprits, les grands chiens noirs vinrent à lui ; mais il lâcha la marte, et, tandis qu'ils la poursuivaient, il traversa la rivière sur la liane qui servait de pont et se trouva dans le pays des Ames.

Les chiens poursuivirent longtemps la marte, elle était retournée, par un chemin qu'elle seule connaissait, chez Sonoukwiretri, le solitaire.

Il la prêtait ainsi à ceux qui allaient dans le pays des Ames.

Oulawaï avait marché bien des jours, et la campagne qu'il avait devant lui était si pleine d'ombre qu'elle invitait à se reposer.

Il voyait passer la grande chasse des morts, et il aurait bien voulu la suivre.

Mais plus que tout cela, il aimait sa sœur le Petit-Épi.

Il marcha tout droit devant lui, jusqu'à ce qu'il entendit le tambour et le chichikowe. Ayant reconnu les marches de sa tribu, il alla trouver le chef.

Celui-ci, qui était un de ses pères, le serra dans ses bras et le conduisit à la cabane royale.

Là, se tenait assis le roi des Ames, Toroniawagou. Sa cabane était tapissée de colliers apportés par les morts.

Oulawaï, pendant la route, avait raconté à son

ancêtre qu'il venait chercher l'esprit du Petit-Épi, et celui-ci était devenu pensif.

Ayant offert au roi du pémican pour le gardien des Ames et des bijoux pour la reine, il exposa comment le grand oiseau noir de la mort avait emporté le Petit-Épi et comment il revenait chercher sa sœur, ne pouvant vivre sans elle.

Et comme le roi paraissait bien disposé, Oulawaï termina en lui offrant des colliers pour son cou, ses bras et ses chevilles : ce qui le disposa tout à fait à lui permettre de reprendre le Petit-Épi.

Oulawaï offrit au roi un quatrième Épi, pour le consoler du départ de sa sœur qu'il paraissait regretter, et s'en alla avec son ancêtre à la recherche du Petit-Épi.

Chemin faisant, il remarqua que celui-ci paraissait beaucoup plus grand qu'autrefois, et son visage était devenu comme une lumière.

Ils trouvèrent le Petit-Épi avec d'autres jeunes filles, dans une grande prairie où coulait un fleuve ombragé de palmiers ; elles dansaient la danse des Ames.

A la vue de son frère, le Petit-Épi poussa un grand cri ; et, sans qu'il sut comment, elle l'entraîna dans la danse.

C'était une immense ronde qui se déroulait dans toute la plaine.

Elle se reflétait dans le fleuve comme dans un miroir et dans les nuages comme dans un tableau.

L'on eut dit que l'eau du fleuve et les nuages dansaient aussi.

Oulawaï sentit que jamais plus il ne danserait sur la terre.

Quand il eut dansé longtemps, sa sœur le conduisit aux cabanes de leur tribu. Les ancêtres lui expliquèrent tout le pays des Ames ; et celui de ses pères qu'il avait vu le premier ne pouvait le quitter, car il l'avait vu tout petit avant de mourir.

Oulawaï fut encore longtemps dans les cabanes ; puis il prit sommeil et s'endormit chez l'ancêtre.

Longtemps encore il dormit, et, pendant son sommeil, il vit en songe le pays des Ames.

Là, jamais de guerres, jamais de querelles : les tribus sont sœurs ; et quand un esprit arrive du triste pays des Vivants, on lui fait une grande fête, car il est délivré pour jamais.

Lorsqu'Oulawaï s'éveilla, il se sentit extrêmement léger ; on eut dit qu'un grand poids lui avait été enlevé.

Le Petit-Épi et ses compagnes l'environnaient ; il vit parmi elles des guerriers et des jeunes filles de sa tribu qui le regardaient en souriant.

Ils étaient morts depuis son voyage, car plus de huit cents lunes s'étaient écoulées pendant qu'il dormait.

Oulawaï s'aperçut alors que lui-même avait quitté son corps en dormant, et jamais plus il ne retourna au triste pays des Vivants.

Cette légende, qui ressemble beaucoup à la légende allemande de l'Éternité, prouve que les peuples du pays des Mingwés, malgré leur état d'enfance, ont conscience d'un état de perfection morale où les tribus sont sœurs et n'ont entre elles ni guerres ni querelles.

LES SERMENTS

LÉGENDE FÉODALE

Au temps où les paysans, comme les troupeaux, étaient attachés à la glèbe, c'est-à-dire à la terre; où les seigneurs les achetaient, les vendaient, les recevaient en héritage, avec les bœufs et les brebis, pour la culture ou la boucherie; en ce temps-là, vivait un méchant seigneur, comme il y en avait tant.

On le nommait Guillaume à l'Écu sanglant; son père, sa mère, sa femme, étaient morts de frayeur des crimes qu'il commettait, et sur leur tombe, il n'avait pas même versé des larmes.

Son fils Robert, confié à sa nourrice, grandissait loin de lui, dans une chaumière, sous la garde de cette bonne femme et de ses enfants, dont l'aîné, Jehan, allait prendre sa seizième année.

Robert le damoisel et son frère de lait Hubert n'avaient pas encore dix ans.

Un clerc, fort savant, de ce temps-là, allait chaque jour donner des leçons à Robert; il l'avait promis à sa mère avant sa mort : car la pauvre femme croyait, avec raison, que l'ignorance de Guillaume avait contribué à le rendre féroce, et elle ne voulait pas qu'il en fut de même pour son fils.

Messire Guillaume à l'Écu sanglant était du nombre de ces seigneurs farouches, qui, se faisant gloire d'être ignares, signaient sur le parchemin en trempant dans l'encre leur gantelet de fer.

Ils eussent pu, de même, le tremper dans le sang qu'ils répandaient impunément.

Un jour, après une partie de chasse où il avait vaillamment planté son épieu dans la gorge du sanglier, Guillaume à l'Écu sanglant s'avisa d'entrer dans la chaumière de Madeleine, la nourrice, pour voir si son héritier avait fière mine.

Il trouva Madeleine en train de pétrir, avec de la fleur de farine, le pain de Robert et d'Hubert qui avaient jusque-là partagé la même nourriture, comme ils avaient eu le même lait.

Le vieux clerc, assis à une table, ayant autour de lui Robert, Hubert et Jehan, qui venait de rentrer de son travail des champs, les faisait lire dans un manuscrit soigneusement enluminé.

Jehan épelait passablement; mais les deux petits, ayant été commencés tout jeunes, lisaient et écrivaient presque aussi bien que le clerc, ce dont le bonhomme était ravi.

L'entrée de messire Guillaume dans la chaumière fut un vrai trouble fête.

Madeleine s'avança respectueusement pour lui présenter son fils. Mais le seigneur, la repoussant avec brutalité, s'écria que le manant de clerc et tous ceux qui étaient là paieraient cher leur hardiesse d'avoir ainsi élevé son fils dans de telles stupidités.

En parlant ainsi, il trancha le manuscrit d'un coup de son épée.

Tous se taisaient; mais Robert, qui joignait la hardiesse de son père à la bonté de sa mère, leva fièrement la tête.

« C'est la volonté de ma mère, » dit-il, avec une fermeté au-dessus de son âge.

Guillaume pâlit de colère.

« Qu'on m'amène ce damoisel au château, » dit-il, à ses écuyers.

Sans donner un instant à Robert, pour dire adieu à sa nourrice, il le fit passer devant lui.

Mais l'enfant, tout en obéissant à son père, comme c'était son devoir, conservait sa fermeté.

Au seuil de la chaumière, il se retourna. « Adieu, mère nourrice, dit-il; adieu, Jehan et Hubert; adieu, maître Nicolas. Je vous le jure, si quelqu'un vous moleste, c'est à moi qu'il aura affaire, et c'est moi qui vous vengerai ; j'en jure par ma mère. »

En parlant ainsi, Robert étendait la main, comme on a coutume pour prêter serment.

Trois ans s'écoulèrent ; le fils de messire Guillaume avait grandi ; sa fermeté s'était consolidée encore. C'était un beau et fier damoisel en attendant qu'il fut un hardi chevalier.

Il accompagnait son père dans la forêt, quand on chassait le loup ou le sanglier, mais on désespérait de vaincre sa résistance à poursuivre le lièvre, le chevreuil, le cerf, qui pourtant est un noble gibier.

Jamais il ne paraissait aux festins nocturnes, on avait même perdu la coutume de l'y inviter.

Dans les premiers temps de son séjour au château, Robert s'échappait de temps à autre pour aller voir sa nourrice et ses amis Jehan, Hubert et maître Nicolas.

Alors, messire Guillaume mettait, pendant

trois ou quatre jours son fils, dans le cachot de la tourelle. L'enfant s'y soumettait, sans rien dire; et, quelques jours après, s'échappant de nouveau, il subissait, avec le même silence, la même punition.

Soit que le châtelain se lassât, soit qu'il n'y pensât plus, un jour vint où les punitions furent oubliées; et, comme on avait besoin d'un homme d'armes de plus, Jehan, qui était très-fort, fut même choisi.

Cela le séparait de sa mère, mais il lui restait Hubert, et comme il pouvait la voir de temps à autre et qu'il se trouvait près de Robert, Jehan s'estima heureux.

Robert était fort aimé des vassaux, mais il était grandement haï des gens du château, habitués à vivre en esclaves; et si ce n'eût été le vieil écuyer Gontran, qui avait connu sa mère, il n'aurait été environné que de traîtres.

Bientôt ces méchantes gens devinrent jaloux de Jehan et résolurent de le perdre avec toute sa famille dans l'esprit de messire Guillaume.

Ce n'était pas difficile : « Chien enragé est toujours prêt à mordre, » dit le proverbe lorrain.

Le plus méchant de ces vils esclaves, nommé Frank, rapporta à Guillaume que son fils se plaisait plus qu'à toute autre société avec le nouvel homme d'armes, et l'assura que tant qu'il fréquenterait la chaumière de sa nourrice, mépriserait les festins.

Ce fut assez, et les circonstances, du reste, se trouvèrent d'accord avec la trahison.

Le châtelain eut envie, pour mieux surveiller

Robert, de l'emmener avec Jehan à une demeure dont il venait d'hériter et qui était située à quelques lieues du château.

On était à la fin de l'automne, et comme c'était une retraite de chasse et qu'il n'était en guerre avec aucun de ses voisins, Guillaume n'était pas fâché de mener là grand train de chiens et de veneurs.

Quand il passait dans la forêt, à la tombée de la nuit, ceux qui le rencontraient croyaient voir la chasse du grand veneur lui-même.

Cela dura pendant plusieurs jours; et comme on n'avait de longtemps battu cette forêt, les loups y étaient en si grande abondance que Robert y prenait plaisir et que messire Guillaume ne songeait plus à ce que Frank lui avait dit.

Un soir, Jehan reçut un message de sa mère, attaquée d'une maladie subite ; elle le demandait à l'instant et Hubert y joignait la recommandation de ne pas tarder.

Jehan voulait donc partir avec le messager, mais Guillaume le lui défendit expressément, devant avoir, la nuit suivante, une chasse aux flambeaux.

Jehan ne répondit rien au châtelain. « Je serai là-bas plus tôt que vous, » dit-il tout bas au messager, et il le laissa partir.

Puis il alla trouver Robert : « Gentil damoisel, lui dit-il, je vous engage ma parole que demain soir, au premier son de trompe, je serai là. Si, dans la journée, on donnait quelque ordre à mon adresse, veuillez dire que vous savez où je suis, et que je serai revenu à l'heure de la chasse. »

Robert le promit. Ils s'embrassèrent, et Jehan s'engagea dans le chemin de la forêt qui était le plus court.

Même en prenant par là, il y avait douze lieues ; il était huit heures du soir, il fallait donc qu'il fit cela très-rapidement.

Il était parti depuis déjà longtemps, lorsque Robert songea qu'il aurait été plus vite s'il lui eût prêté son destrier.

Connaissant la route qu'avait dû prendre Jehan, le damoisel qui, lui aussi, voulait voir sa nourrice et se repentait de n'avoir point songé à abréger les peines de son ami, alla détacher son cheval, en conduisit, avec lui, un autre, tout sellé et bridé, et s'élança dans le chemin du bois.

Les chevaux volaient ; l'enfant rejoignit Jehan qui, tout baigné de sueur, venait de faire six lieues en peu de temps.

Le jour se levait lorsqu'ils arrivèrent à la chaumière ; quant au messager, il avait repris par la route ordinaire. En effet, Madeleine était bien malade ; mais elle reconnut ses enfants. Cette joie la ranima, et, quoique l'agonie fut commencée, elle retrouva de la force et des sourires, si bien que les pauvres jeunes gens crurent à du mieux dans son état.

Le vieux clerc n'osait les détromper, quoiqu'il y vit clair.

Robert donc, ayant embrassé sa bonne nourrice, remonta à cheval le cœur plein d'espérance, laissant l'autre coursier pour le retour de Jehan.

Vers midi, il était de retour ; le méchant Frank

le vit rentrer avec précaution son cheval, et il en avertit messire Guillaume.

Celui-ci demanda son fils.

« D'où venez-vous ainsi? » dit-il à Robert.

Le pauvre enfant était couvert de sueur et tout pâle d'émotion.

« Père, dit-il, je viens de voir ma bonne nourrice qui est en danger de mort.

— Et où est ce manant de Jehan? continue le châtelain.

— Père, reprit Robert, il est, par mon ordre, en un lieu d'où il sera de retour, ce soir, au premier son de trompe. »

Guillaume bondit de colère et fit conduire son fils au cachot.

Pendant ce temps Madeleine, d'abord ranimée, rendait le dernier soupir entre les bras de Jehan et d'Hubert.

Ils pleurèrent longtemps; puis Jehan se souvint de la parole que Robert avait dû donner pour lui.

Il embrassa une dernière fois sa mère, et, ne pouvant croire encore qu'elle fut morte, bien qu'elle fut déjà glacée, il retomba à genoux et pleura longuement à son chevet.

« Jehan, mon frère, lui dit Hubert, tu as donné ta parole à Robert, il faut partir.

Jehan se releva; il ne restait plus que deux heures avant le coucher du soleil.

Il monta sur le cheval que lui avait laissé Robert; c'était une fière monture qui eût défié le vent.

Au premier son de trompe, il était dans la cour.

Mais le cheval, épuisé, s'abattit pour ne plus se relever. Or, messire Guillaume tenait beaucoup à cette monture.

« Qu'on pende de suite ce drôle haut et court, » s'écria-t-il.

Tel était alors un des droits des seigneurs : vie et mort sur leurs vassaux, et celui-là encore n'était pas le plus affreux.

Jehan était courageux, il sut mourir vaillamment ; mais ignorant où était son cher Robert, il le cherchait des yeux pour lui dire adieu.

Robert était toujours au cachot de la tour.

Le méchant Frank fit presser l'exécution.

Les chevaliers invités à la chasse aux flambeaux se taisaient, pour ne point être en guerre avec messire Guillaume qui n'avait jamais été vaincu ; mais, au fond, ils en avaient horreur.

Cette nuit-là, la chasse fut longue et acharnée ; peut-être que Guillaume à l'Écu sanglant avait besoin de s'étourdir.

Quand on fut de retour, sur le matin, on entra, après la curée, dans la salle du festin.

Guillaume alors fit venir son fils, et froidement, cyniquement, il lui raconta ce qui s'était passé.

Contre l'attente du père, Robert le damoisel ne courba point la tête, il la leva au contraire, plus haute et plus fière.

Une épée, telle qu'on en portait toujours à cette époque, était à son côté, il la prit à la main.

« J'avais juré, dit-il, de venger comme miens les outrages qu'on devait faire à cette famille.

« Je ne puis frapper mon père, mais voici la vengeance. »

En parlant ainsi, Robert s'enferra lui-même, d'une main ferme.

Son sang couvrit les dalles.

Messire Guillaume à l'Écu sanglant n'avait plus d'héritier.

A quelques années de là, un chef de compagnie franche, en grand renom, Hubert le Noir, vint audacieusement mettre le siége devant le castel. Guillaume périt de sa main; c'était le fils de Madeleine qui, à son tour, vengeait son frère et Robert.

C'est de ces terribles scènes qu'est semée l'histoire du moyen-âge.

LES DIX SOUS DE MARTHE

Combien de choses on souhaite ! combien de choses on rapporte à propos du jour de l'an.

Voilà une de celles qu'on raconte ; quant à celles qu'on peut souhaiter, en voilà une aussi : *vivez et mourez en paix avec votre conscience.*

La petite Marthe avait reçu un grand nombre de jouets et une quantité prodigieuse de bonbons. Comme elle n'avait que six ans, on n'était pas encore à midi qu'elle était déjà lasse des jouets et rassasiée de bonbons.

Marthe demanda alors à sa grand'tante, qui la gâtait beaucoup, de vouloir bien venir un peu se promener avec elle.

La bonne vieille ne prit guère d'argent, car elle savait qu'elle ne refuserait rien à Marthe,

tant qu'elle en aurait, et elle ne voulait pas lui apprendre à prodiguer pour ses caprices.

Le temps était beau, mais il faisait grand froid; Marthe enfonçait ses bras, tant qu'elle le pouvait, dans un manchon presque aussi gros qu'elle.

Les boulevards étaient couverts de boutiques, et Marthe fit tant d'achats, pour commencer, que bientôt la grand'tante n'eut plus qu'une pièce de dix sous.

La petite fille avait plein les bras et plein son manchon d'objets fort éclatants, coûtant très-peu et ne valant pas davantage.

Sachant qu'il n'y avait plus beaucoup à dépenser, elle s'avisa de penser aux petits enfants qui avaient passé leur jour de l'an sans jouets et sans bonbons.

C'était fort vilain d'y avoir songé si tard, mais Marthe n'avait encore que six ans et, au fond, elle n'avait pas mauvais cœur.

Du reste, sa tante la gâtait trop et d'une manière qui n'était pas raisonnable.

Au moment où elle commençait à penser aux autres assez tardivement, deux enfants, plus petits qu'elle, frappèrent ses regards ; ils étaient si pâles et paraissaient si tristes que la bonne tante en fut frappée comme elle.

Le plus âgé, vêtu fort proprement de noir, mais d'une manière trop légère pour la saison, était arrêté pour ajuster au cou de son frère qui grelottait quoique plus chaudement habillé, sa petite cravate de laine, et il avait, le pauvre enfant, son petit cou tout violet de froid.

« Où allez-vous ainsi, mes petits amis ? » leur demanda la tante.

— Nous revenons, madame, répondit l'aîné, de chez une dame amie de maman que nous n'avons pas trouvée chez elle, et nous rentrons à la maison.

— Oui, ajouta le petit avec cette confiance naïve de l'enfance, nous allions chez madame Paul, afin qu'elle nous donne un peu d'ouvrage pour maman et avoir de quoi acheter du pain. »

Et comme l'aîné le regardait de travers pour faire cesser son bavardage, la dernière petite pièce de dix sous était dans la main du petit, et Marthe avec sa tante se sauvaient pour que l'aîné ne la leur rendît pas.

Quand elles furent loin, Marthe se mit à pleurer. « O ma tante! dit-elle, combien je regrette d'avoir acheté tant de joujoux! nous aurions pu donner bien davantage à ces pauvres enfants! »

Dix ans après, Marthe, jeune fille de seize ans, reçue institutrice depuis quelques mois, avait fait de la vie un rude apprentissage dont elle était loin de se douter autrefois.

Ses parents n'avaient pas réussi dans leur commerce et, faute d'une petite somme de cinq à six cents francs, on pouvait leur faire une mauvaise affaire.

Marthe venait d'entrer comme sous-maîtresse dans un externat. Elle devait gagner huit cents francs au bout de l'année; mais n'étant payée que par mois, il lui était impossible d'offrir de suite la somme due par son père pour des marchandises non encore vendues.

S'il ne payait pas à l'échéance, son billet serait protesté.

S'il rendait les marchandises, ne pouvant payer, il lui fallait fermer son magasin.

Une idée vint à Marthe, elle la communiqua à la grand'tante, alors âgée de quatre-vingts ans, et qui la chérissait comme par le passé.

Elle l'eût même encore gâtée si Marthe n'eût été raisonnable.

« Ma tante, dit la jeune fille, il me semble que nous pouvons obtenir un arrangement du créancier de mon père ; gagnant huit cents francs par an, je puis lui en donner cinquante tous les mois, le jour où je toucherai mes appointements. Peut-être, acceptera-t-il. »

La bonne vieille approuva l'idée, et voulut accompagner sa petite fille.

Lorsqu'elles arrivèrent chez Marcel frères, toutes deux furent fort surprises de voir sur l'enseigne du commerçant une pièce d'argent sculptée en relief avec cette inscription : *(Aux cinquante centimes du jour de l'an).*

Elles se souvinrent des cinquante centimes de Marthe et n'osant se communiquer leur pensée, elles entrèrent dans le magasin.

L'aîné des frères Marcel était assis au bureau, faisant l'office de caissier ; le plus jeune remplissait l'emploi de garçon de magasin ; une femme paraissant plus souffrante qu'âgée, remplaçait tantôt l'un, tantôt l'autre de ses fils.

Marthe, que la grand'tante aimait à entendre parler, parce qu'elle en était idolâtre, exposa le but de leur visite très-simplement, mais avec une énergie qui prouvait qu'on pouvait se fier à sa parole.

Marcel, l'aîné, à qui elle s'était adressée, appela sa mère et son frère.

Il avait reconnu, non pas Marthe, grandie énormément, mais la bonne vieille, qui depuis dix ans avait à peine changé.

« Nous avons, dit-il, l'honneur de voir celles qui sont cause de notre aisance. »

Et comme sa mère et son frère s'étaient empressés d'entourer les deux arrivantes, il raconta qu'après le départ de Marthe et de la vieille dame, il les avait longtemps cherchées, car ni lui ni son frère ne demandaient l'aumône.

En rentrant chez leur mère, comme il ne pouvait se consoler, l'amie chez laquelle il n'avait trouvé personne, entra à son tour ; elle apportait de l'ouvrage et un peu d'argent.

On put donc acheter du pain sans toucher à la petite pièce qui avait rendu le cœur si gros à l'aîné.

Il fut même tout à fait consolé dans sa fierté quand sa mère lui dit : « Peut-être qu'à ton tour tu pourras rendre, si tu travailles, des services aux autres sans les offenser. »

Félix Marcel, ayant réfléchi là-dessus, demanda la pièce de dix sous pour en faire l'usage qu'il voudrait, annonça qu'il ne rentrerait que le soir et prit à la main son petit frère, qu'il ne quittait jamais, avec un air de résolution comme s'il eût été à la conquête du monde.

Les deux amies, l'ayant laissé sortir avec un sourire, car c'était un brave enfant en qui on pouvait avoir confiance, s'amusèrent à le suivre de loin.

Félix, tenant toujours son petit frère par la main, alla jusqu'à une marchande d'objets à un sou et lui demanda si elle pouvait lui en vendre pour dix sous, au prix des marchands, — *car il allait entrer dans le commerce!*

La marchande partit d'un interminable éclat de rire ; mais comme c'était justement à cette même place que l'enfant avait tant cherché la dame aux dix sous, elle se douta de quelque projet courageux.

Non-seulement elle ajouta aux objets une forte addition en disant : « Tu me paieras ceux-ci quand tu auras une recette , » mais elle prit les deux frères sous sa protection, et leur arrangea une toute petite table devant la sienne. Tous trois étaient, le soir, tellement amis, qu'ils ne pouvaient plus se séparer. Ils gagnèrent ce jour-là le triple de leur mise. La bonne marchande n'avait pas d'enfants. Quand l'époque du jour de l'an fut passée, elle les prit pour l'aider dans sa petite boutique, sous prétexte qu'ils lui seraient fort utiles, car Félix n'y aurait pas consenti sans cela.

Le commerce avait prospéré ; en dix ans, la boutique de la mère Hortense était devenue un gros magasin où vivaient les deux veuves et les deux frères.

Tout cela, grâce aux dix sous de Marthe !

Félix en était là de son récit, quand rentra mère Hortense qui revenait tout à propos de quelques courses.

Je vous laisse à penser, chers enfants, quel accueil on fit à Marthe et à la grand'tante.

Félix exigea que les six cents francs ne lui fussent remis qu'au bout de quatre ans.

A cette époque-là, le père de Marthe ayant fait de meilleures affaires, le magasin des frères Marcel ayant continué à prospérer, tout le monde fut d'avis que pour la fête de la bonne grand'-tante on prêtât chacun cent francs à six orphelins dont les uns avaient à soutenir leur mère, les autres leurs petits frères.

La bonne vieille, ce jour-là, pleura de joie, et cette action porta bonheur à tous, car elle vécut longtemps encore et les six commerces prospérèrent.

LÉGENDE DU SOUFFLEUR

Au temps où la chimie dans l'enfance n'était encore que ténèbres, mais ténèbres pleines d'étoiles, — art étrange, qu'on appelait l'alchimie, et dont les adeptes, passionnés pour la science, soufflaient, comme on disait alors, leur bien et leur vie, — Raymond Hortensius habitait la Grande-Bretagne. Il était un de ceux qui, en cherchant le secret du grand œuvre (comme on appelait l'élixir de vie et la pierre philosophale), trouvaient sur leur chemin une foule de choses qu'ils ne cherchaient pas.

Quand la route est longue, que de choses on découvre !

Trouvera-t-on le secret de la transmutation

des métaux ? Peut-être, mais ce sera assurément à l'époque où, grâce au développement de la science et de la morale, l'or sera bien peu de chose ; utile cependant, entre autres usages, à remplacer pour la cuisine les instruments dans lesquels se trouvent, mêlés à la nourriture, des oxydes de cuivre et de plomb. Ce n'est pas plus incroyable que le galvanisme.

Des erreurs inouïes étaient mêlées à ces premières recherches de la science. On cherchait vaillamment et de bonne foi, mais en prenant pour des soleils tous les vers luisants.

Les alchimistes étaient fiers ; l'un d'eux répondit aux envoyés de Rodolphe II qui le pressaient de venir à la cour de Prague : « Ou je suis adepte, ou je ne le suis pas ; si je le suis, je n'ai pas besoin de l'empereur, et si je ne le suis pas, l'*empereur n'a pas besoin de moi.* »

A l'époque de Raymond Hortensius, le roi Henri VI avait grandement besoin d'argent ; c'était quelques années avant sa mort qui arriva en 1471.

Personne ne savait l'âge d'Hortensius, les plus vieux lui avaient toujours vu les cheveux aussi blancs.

On savait qu'il avait fait de nombreux voyages ; mais personne ne connaissait le lieu de sa naissance.

Il disait avoir travaillé en Allemagne, plus de cent ans auparavant avec Schwartz, l'inventeur de la poudre à canon, et même au feu grégeois avec Collinique, à l'époque des guerres du Bas-Empire.

Il avait vu Paris au temps qu'on l'appelait Lutèce et qu'il était compris dans l'île de la Cité.

On lui attribuait une foule d'anciens états, d'après la quantité de choses et de costumes étranges qu'on avait entrevus dans son laboratoire par la lucarne grillée, car personne n'y entrait.

C'était merveille que ces choses, tant elles étaient anciennes. Il y avait des guitares mauresques à six cordes, des théorbes italiens, des lyres antiques, tout cela pêle-mêle, avec des costumes étranges, vêtements de peau des premiers temps du monde, chlamydes grecques, brodequins des soldats d'Alcibiade, sandales de genêt et de jonc des compagnons de Romulus, tuniques juives sans couture, le crwth d'Ossian, la coupe de Cambrésius Vergobret, de Cambrai.

La liste serait interminable.

Si vous eussiez vu tout cela, chers enfants, vous auriez dit : c'est un antiquaire et moi aussi; mais dans ce temps-là on trouvait plus agréable de croire qu'il avait été successivement barde, guerrier, savant et bien d'autres choses encore.

C'était du reste aussi la manie du vieillard, et peut-être avait-il fini par y croire comme les autres.

Donc, le roi Henri VI avait grandement besoin d'argent, « tellement que, dit Evelyn, il chercha à remplir ses coffres par le secours de l'alchimie. »

Une patente royale fut publiée, condamnant toutes les prohibitions précédentes.

Et comme une foule d'adeptes, vrais ou faux, se présentaient pour faire de l'or, un second édit royal annonça que l'heure était prochaine où,

par le moyen de la pierre philosophale, Sa Majesté allait payer toutes les dettes de l'État en or et en argent monnayé.

Cependant, Raymond Hortensius n'était point allé trouver le roi, et comme il passait pour fort habile, on lui envoya un messager, lequel, lui parlant par la lucarne, fut grandement émerveillé, non seulement des choses dont nous avons parlé, mais encore de l'éclat des creusets ardents qui brillaient dans l'ombre, du grand nombre de cornues, animaux fantastiques, squelettes, etc., dont la retraite fourmillait.

C'était l'affublement de la science à cette époque.

Le messager, ayant demandé pour la vingtième fois, à Hortensius, pourquoi il n'était point allé trouver le roi, cria tellement fort que l'alchimiste leva la tête.

Se faisant répéter la question qu'il n'avait pas comprise, il répondit : « Je n'ai que faire du roi Henri VI, » et il rebaissa les yeux sur ses creusets.

Le messager, ayant en vain cherché à en tirer autre chose, rapporta la réponse au roi.

Hortensius était un homme étrange; on ne savait ni où il couchait ni s'il mangeait; ce merveilleux augmentait la confiance qu'on avait en lui.

Henri VI, piqué de curiosité, alla lui-même à la lucarne.

Mais comme il essayait d'engager la conversation, Hortensius eut une explosion de colère.

« Misérable profane ! » s'écria-t-il.

C'est que les quarante jours s'étant écoulés

depuis que sa mixture était sur le feu de sable, il venait de voir paraître la voile noire qui présage le succès de l'œuvre.

Or, ce qu'on appelait à cette époque la voile noire du navire de Thésée, ou tête de corbeau, devait servir, à ce que croyaient les alchimistes, à la transmutation des métaux.

Devant la colère du savant, le roi eut à la fois regret et espérance ; car il comprenait bien qu'Hortensius recommencerait ce qu'il lui avait fait manquer.

« Maître, dit-il, s'il vous manque quoique ce soit, adressez-vous au roi Henri VI. »

Mais Hortensius ne répondit pas ; il fallut que le roi se retirât comme il était venu. Il rentra, songeur, dans son palais, cherchant un moyen d'obtenir du savant le secret de faire de l'or.

Pendant la nuit, on entendit une explosion terrible.

A la place de la tour qu'habitait Raymond Hortensius, il n'y avait plus qu'un monceau de ruines.

En voulant réparer sa mixture, Hortensius avait trouvé ce qu'il ne cherchait pas : une préparation explosible.

Henri VI fit fouiller dans les décombres, afin qu'à l'aide des livres du savant d'autres pussent avoir ses secrets ; mais ils étaient consumés.

Un seul manuscrit, à moitié brûlé, était dans la main d'Hortensius, qui avait cherché à le soustraire à la combustion en l'élevant au-dessus de sa tête.

Cette main attenant à un bras calciné fut tout ce qu'on revit de lui.

Tous les alchimistes de la Grande-Bretagne essayèrent en vain de déchiffrer le manuscrit dont les lignes étaient brûlées à moitié, et comme ils ne réussirent pas davantage à faire de l'or, le roi Henri VI fut obligé de manquer de parole. Ce n'était pas cela qui l'inquiétait beaucoup, car il avait besoin de finances pour bien d'autres choses que pour payer les dettes de l'État en or et en argent monnayé.

L'HÉRITAGE DU GRAND-PÈRE BLAISE

Le père Blaise était le plus riche fermier de la contrée. Outre les champs qu'il cultivait pour d'autres, à moitié ou autrement, il avait, en propre, un bien considérable.

Sa fille avait été élevée dans la meilleure pension de la ville, et son fils venait de sortir du collége avec une charge de prix à faire envie à ses camarades.

Margot, sa ménagère, était une personne fort avenante ; ne se mettant jamais en colère quand il tombait une averse sur le grain coupé.

Les domestiques se plaisaient à la ferme ; pourtant le père Blaise était triste, si triste qu'on craignait qu'il n'en mourût, d'autant plus que son père et son grand-père étaient, eux aussi, morts de tristesse, sans qu'on pût en savoir la cause.

Souvent les deux enfants, Rose et André, en causaient avec leur mère.

« Toi qui passe pour si savant, disait Margot à son fils, tâche donc de guérir ton père de sa tristesse. »

André faisait bien tout ce qu'il pouvait, mais il n'avançait guère.

Il aurait raconté pendant dix ans tous ses meilleurs tours de collége, que Blaise se fut contenté de l'écouter gravement, car il contait bien, mais sans pour cela sourire aucunement.

En désespoir de cause, Rose alla, sans rien dire, trouver la vieille Jeannette.

C'était une paysanne qui avait près de cent ans.

Par conséquent, ayant bien des fois vu naître et mourir pères, enfants et petits enfants ; connaissant l'histoire de chaque famille, elle donnait quelquefois d'excellents conseils, ce qui la faisait passer pour très-habile.

Rose alla donc consulter Jeannette pour la tristesse de son père.

« Dame, ma fille, dit la vieille, je savons ben pourquoi ; mais il ne serait pas prudent de te le dire. »

Rose insista tellement, elle promit si bien le secret, et puis au fond la vieille Jeannette désirait tant raconter à la fillette tout ce qu'elle savait et chercher ensemble les moyens de guérir son père, qu'elle consentit.

« Mon grand-père m'a raconté, dit-elle, qu'il fut un temps où dans ce village la disette fut telle que ceux qui avaient un peu de terre donnaient, quand ils avaient des enfants, le champ entier pour un sac de blé, ou même d'orge, ou de sarrazin. »

Rose frissonnait ! le grand-père de Jeannette qui avait cent ans, cela devait être bien vieux ! Mais elle ne savait pourquoi ce commencement d'histoire lui faisait peur.

« Alors, continua la vieille, l'arrière-grand-père de votre père, qui s'appelait François Blaise, commença à acheter beaucoup de petits champs à ceux qui ne voulaient pas laisser mourir de faim leurs enfants ou leurs vieux parents. »

Rose fondait en larmes.

« Dame, ma fille, dit la vieille, t'as voulu savoir.

— Oui, ma bonne Jeannette, dit la jeune fille, il faut que je sache, pour que mon père guérisse. »

Et, séchant ses larmes, elle écouta avec fermeté.

Jeannette continua : « François Blaise, déjà riche, se maria richement, mais il y avait dans le village, des familles ruinées ; il prit la chose à cœur et mourut.

« Son fils, à qui il avait, sans doute, recommandé quelque chose en mourant, mais qui n'avait point osé le faire, prit tristesse au même âge, il mourut.

« Ton père est le cinquième. »

Rose avait trouvé un expédient, mais il eût fallu dire à son père qu'elle connaissait le secret.

« Que feriez-vous à ma place, Jeannette ? demanda-t-elle.

— Dame, Mamzelle, c'est délicat ! dit la vieille,

— Mais enfin, disait la pauvre jeune fille, en joignant les mains, comment rendre ces maudits champs sans faire honte à notre père ? »

La vieille laissa échapper étourdiment ces mots :

« Il y a longtemps que j'y songions, nous deux Jean Claude ; car c'est grand dommage de laisser mourir un pauvre brave homme qui sera tant pleuré.

— Mon père, n'a-t-il jamais essayé, dit Rose, de rendre quelque chose ?

— Dame, Mamzelle, depuis ses arrière-grands-pères, ils ont toujours soutenu, en dessous, les familles ; mais ça ne leur satisfaisait pas encore la conscience, et votre père, c'est de même. »

Toutes deux se prirent à pleurer, tant la confiance et la douleur de Rose avaient ému la bonne femme. Elle arriva alors à une seconde étourderie, elle qui pourtant avait si forte tête, comme on disait dans le pays.

« Je verrons avec Jean Claude ! »

A peine ces paroles étaient-elles dites, que Rose s'écriait : « Je comprends, Jeannette ; vous et Jean Claude descendez des familles qui ont fait ces tristes marchés. »

La vieille ne répondit pas.

Rose continua : « Ne me refusez pas ce que je vais vous demander. Vous et Jean Claude, vous êtes bien vieux, quoique ce soit le plus jeune de vos neveux ; vous allez venir demeurer parmi nous ; mon père souffrira moins, et vous serez bien choyés, bien heureux ! »

En parlant ainsi, elle rougissait la pauvre fille, car au fond, les terres, si étrangement achetées par son aïeul, étaient beaucoup à Jeannette.

Celle-ci eut pitié de l'enfant.

« Eh ben, oui, dit-elle, puisqu'il n'y a pas d'autre moyen ! » Rose ne dormit pas de la nuit. C'était vraiment une heureuse inspiration que celle qui l'avait conduite chez Jeannette.

Le lendemain, Rose conduisit chez son père, la centenaire et son neveu Jean Claude, le vieux berger.

« Père, dit Rose, voici une société qui va t'égayer. Maintenant, ces bons vieillards demeureront avec nous. »

Blaise rougit et pâlit, et puis son cœur creva, comme on dit dans le village ; et il raconta, en fondant en larmes, comment de père en fils, recevant chacun le fatal récit et tous retenus par une mauvaise honte, ils n'avaient qu'aidé les descendants des malheureux avec lesquels son aïeul avait fait ces fatals marchés, et les terribles souffrances que chacun d'eux avaient endurées.

Jean Claude pleurait d'attendrissement.

« Qu'à ça ne tienne, père Blaise, dit Jeannette, gna pu que nous deux, Jean Claude et moi, de ces familles-là, et je venons demeurer avec vous pour toujours. A preuve que je baillons en héritage à André et à Rose tout ce que vous croyez qu'est à nous, quoique vous en ayez donné petit à petit la valeur ; mais je ne sais pourquoi ça ne vous contentait pas.

Il fut fait, comme le disait Jeannette. Voilà pourquoi Blaise ne mourut pas de tristesse, comme son père et ses grands-pères.

Et voilà pourquoi Jeannette, vêtue de ses plus brillants atours, c'est-à-dire d'une coiffe, comme on en portait au temps de sa jeunesse, et d'un beau

corsage en pointe tout rouge sur une jupe rayée, assistait au mariage de Rose et d'André avec les enfants de Nicolas Garoui, le Breton, qui, comme eux, avaient bon cœur et avaient été bien éduqués.

UNE SCÈNE DU VIEUX PARIS

Au temps où Paris était plein de rues étroites et ténébreuses, où l'on entendait, dans la nuit, la voix sinistre du crieur, disant : « Réveillez-vous, gens qui dormez, priez Dieu pour les trépassés, » la ville n'était pas sûre à une heure avancée, et les escoliers ou les spadassins, ou encore les gueux et truands, osaient seuls s'y aventurer hardiment.

Ce soir-là il y avait eu grande fête. On était en 1313 ; le roi de Navarre, fils de Philippe-le-Bel, venait d'être armé chevalier, et dans l'île de la Cité, alors entourée d'un rideau de verts peupliers, on avait célébré des joutes, des mystères, je ne sais quoi encore ; si bien que de regarder toutes ces choses on en était affolé.

Deux jeunes escoliers, Guillaume et Carle, avaient passé joyeusement la journée et s'en revenaient à leur logis l'escarcelle vide et le refrain aux lèvres.

Ils avaient si fière mine et étaient si bien vêtus que trois voleurs, au détour d'une rue, se jetèrent sur eux, à l'improviste, et laissèrent Guillaume pour mort sur le terrain.

Carle, enflammé de colère de la mort de son ami, mit deux des bandits hors de combat et poursuivait le troisième, lorsque le guet vint à passer.

« Au secours, au secours! criait le bandit ; » et comme les gens du guet venaient à lui, il leur montra le jeune homme qui le poursuivait. « Il a déjà tué d'autres passants, dit-il, comme avec un grand effroi ; et tandis que le guet s'emparait de Carle, il disparut.

Les écoliers, à cette époque, passaient pour être capables de tout, et certains l'étaient en effet.

Sans même vouloir entendre le jeune homme qui les conjurait de voir si son ami vivait encore, les hommes du guet déposèrent les trois corps sur une sorte de brancard et ne s'en occupèrent qu'après avoir déposé Carle entre les mains de la justice.

Quelle qu'ait été leur diligence à revenir, il ne retrouvèrent plus que deux des morts, Guillaume avait disparu.

Ces hommes, ayant largement pris part à la fête, n'avaient pas l'esprit tout à fait lucide. « Le coupable en sera un peu moins chargé, dirent-ils, voilà tout. »

Du reste, leur mémoire était, cette nuit-là, tellement obscurcie, qu'ils ne se souvinrent de ces détails que quand ils leur furent rappelés.

Le dire des hommes du guet se trouvait confirmé encore par un bon bourgeois, lequel, prenant l'air à sa fenêtre, rue Mauconseil, avait entendu crier à l'aide, et vu, en même temps, le

jeune homme qu'il reconnaissait fort bien pour être le poursuivant.

Comment admettre qu'un autre que le poursuivi eût crié à l'aide, et qu'un autre que le poursuivant fut le meurtrier?

Du reste, le bourgeois n'en avait pas vu davantage ; car voyant cette poursuite et entendant crier à l'aide, il avait promptement refermé sa fenêtre et s'était refourré dans son lit en mettant ses couvertures sur sa tête.

Sa femme, Pierrette, l'avait pendant huit jours soigné d'une grande révolution d'estomac que la peur lui avait causée.

Cette affaire, grandement embrouillée, parut souverainement claire à un juge célèbre de l'époque, un de ceux qui avaient à débrouiller, dans ce temps-là justement, l'affaire des Templiers, laquelle se dénoua, le 18 mars 1314, par la mort du grand maître, Jacques Molay, et de 54 chevaliers brûlés vifs derrière l'abbaye Saint-Antoine.

Donc, comme l'affaire de Carle paraissait claire, il fut condamné à être rompu.

En vain les clercs et escoliers avaient voulu témoigner de sa bonne conduite.

Les mœurs d'un écolier de ce temps-là! *on avait ri.*

Guillaume et Carle étaient orphelins ; c'étaient de ces jeunes gens studieux qui, à travers toutes les privations, arrivent dignement à être des hommes utiles. Personne donc ne s'inquiétait de Carle que les escoliers : *pauvre caution.*

En désespoir de cause, on avait résolu, en grande assemblée, tenue nuitamment dans le

Pré-aux-Clercs, que le jour de l'exécution on enlèverait Carle.

Lorsqu'il fut amené place du Parvis, pour faire amende honorable avec un cierge de cire jaune à la main, on l'entendit crier d'une voix forte :

« *Je suis innocent.* »

Et puis, plus une seule parole ; les escoliers commençaient à chercher la poignée de leur dague, quand la foule s'écarta avec grand émoi.

Un jeune homme, pâle comme un spectre, arrivait, en toute hâte. « *Arrêtez !* » criait-il.

« Guillaume ! Guillaume ! » disait-on avec effroi et espoir à la fois.

Les escoliers, qui n'avaient pas peur de grande chose, avaient grande joie !

Il se fit un grand silence ; alors Guillaume raconta comment, ayant été surpris, il était tombé sous le premier coup en voyant Carle mettre bravement la dague au poing.

Comment, à la place où les hommes du guet, à moitié ivres, l'avaient déposé, une bonne vieille, voyant qu'il n'était qu'évanoui, l'avait enlevé, soigné jusque-là, et comment, quand elle lui avait conté la nouvelle de l'amende honorable et de l'exécution qui devait suivre, il s'était levé de son lit et était accouru.

On fit sursis à l'exécution ; mais cela ne prouvait point encore tout à fait l'innocence de Carle, puisque les hommes du guet n'avaient nullement fait mention de lui.

On rechercha les hommes du guet cette nuit-là. Le procès recommença, mais cette fois, devant

les détails donnés par Guillaume, ils se souvinrent de tout et n'hésitèrent même pas à avouer qu'ils avaient déclaré un cadavre de moins, dans l'idée que la culpabilité de l'accusé n'aurait qu'à en être diminuée et qu'eux n'auraient point de reproches à encourir.

Cette fois tout fut éclairci, et les clercs et escoliers, grandement joyeux, reconduisirent Carle et Guillaume chez eux, en menant si grand bruit, que tous les bourgeois fermèrent leurs portes bien avant le couvre-feu.

LES LÉGENDES DU MAITRE D'ÉCOLE

—

PREMIÈRE LÉGENDE

Il avait la coutume, le bon vieil Anselme, le maître d'école, de raconter à ses élèves une foule de choses, sous la forme de récits amusants ; il leur faisait souvent passer, le brave homme, des choses bien ennuyeuses.

D'une manière ou de l'autre, il leur faisait avaler toujours quelques miettes de science, non pour en faire des pédants, mais pour éviter qu'ils ne restassent des esprits bornés.

« A quoi bon perdre le temps, disait-il, quand on peut bien l'employer. »

On eût dit, à voir le père Anselme, qu'il n'aspirait qu'au repos, tant son visage paraissait calme. Mais ceux qui savent juger connaissent, à ce calme même, les esprits actifs ; les brouillons, d'ordinaire, font beaucoup de bruit afin de cacher qu'ils n'achèvent nulle besogne.

Les élèves d'Anselme, habitués à être un peu gâtés, s'avisèrent, un jour, de lui demander d'où venaient les fables de Croquemitaine, de l'ogre, des fées et autres choses de ce genre auxquelles ils étaient trop raisonnables pour croire; mais c'était un prétexte comme un autre pour entendre parler de contes.

Il leur dit alors que les fées étaient tout simplement des femmes plus intelligentes, plus énergiques et plus instruites que les autres, auxquelles, sous les noms de Pythonisses, Sybilles, Druidesses et mille autres, on avait d'abord attribué un grand pouvoir et ensuite des choses surnaturelles.

Comment le seigneur de Carnoël, dans le Finistère, ayant égorgé ses trois femmes, fut tué et eut son château démoli, lorsqu'il refusa de baisser le pont-levis devant le frère de la quatrième, inquiet, à raison, du sort de sa sœur.

Comment le mot *ogre*, dont le type remonte chez les anciens jusqu'à Lycaon, dérive de Humigours dont on fit oïgours et ensuite ogres qui étaient les Huns, lesquels répandirent la terreur, lorsqu'ils arrivèrent, montés sur leurs chevaux noirs, comme une nuée de monstres de proie.

Il fallut qu'il expliquât comment l'imagination

de chaque peuple s'est peinte dans les êtres fantastiques dont il a peuplé, depuis les prairies jusqu'à l'air lui-même.

Il leur dit toutes ces fictions gracieuses ou terribles; la Holda, ou bonne fileuse, qui charge en Allemagne le fuseau des bonnes ménagères.

Le Karikel ancou, que, dans la Basse-Bretagne, on croit entendre courir chargé de fantômes et conduit par la mort.

La chouette, que les Athéniens et les Romains croyaient d'un heureux présage et que les paysans français croient au contraire d'un présage sinistre.

Les courils, qu'au Finistère on dit voir danser au clair de lune.

Les nains auxquels il était si commode d'attribuer la garde d'un trésor, afin que personne ne s'aventurât dans tel lieu.

Le Nocke, qui jouait de la harpe sur les eaux.

Les Sehoumnus, ces fées des Kalmouks, qui se nourrissent sur le champ des combats de la chair et du sang des morts.

Et toutes ces suppositions que le bruit des vents, les échos, les feux-follets, le spectacle de la nature, tantôt effrayante, tantôt charmante, ont fait éclore.

Ils voulurent ensuite, les petits curieux, avoir de plus amples détails sur tous les *croque-mitaine* anciens et modernes.

Le père Anselme dit alors qu'un des ogres des anciens, appelé Cacus, était fort simplement, mais pas bonnement du tout, un brigand appelé Cacus, qui, loin d'être moitié homme et moitié bouc et de manger les passants dans sa caverne,

les égorgeait pour les dépouiller, comme un bandit ordinaire.

Que le Moine-Bourru qui, dans le vieux Paris, avant Louis XI, courait les rues, la nuit, tordant le cou à qui se trouvait dehors, n'était de même qu'un autre brigand.

Que les lamies d'Écosse et de Flandre ne sont de même que de vieilles méchantes qui, autrefois, enlevaient, pour en faire de petits bateleurs, l'enfant du serf et l'enfant du châtelain; les appelant, en Écosse, avec des ballades, et en Flandre, avec des bonbons, et les jetant dans leur voiture couverte d'un drap écarlate qui partait au galop.

En Souabe, Croque-Mitaine s'appelle le vieux André.

C'est Kelpic, le cheval Diable, en Scandinavie et en Écosse, et puis encore, les Doks lutins noirs, et dans la Flandre encore Pierre-Jean Klaes, comme ils ont nommé ce pauvre brave homme de polichinelle.

Le Croque-Mitaine d'Aigues-Mortes est extrêmement dramatique; on le nomme le loup drapé.

« C'est, disent les vieilles femmes à leurs petits-enfants, un cheval fantôme dont la croupe s'allonge si prodigieusement qu'il peut y tenir autant d'enfants méchants qu'il y en a dans une ville quelque grande qu'elle soit. »

Père Anselme expliqua ensuite comment le nom de *Bonnes* avait été donné à celles qui veillent au berceau des petits enfants par les habitants de quelques provinces de France, qui nommèrent leur reine Abondia.

Ces fictions, en passant de bouche en bouche, se fortifièrent d'abord et ensuite changèrent de manière à ne laisser qu'un nom dont l'origine est à peu près ignorée.

Toutes ces choses ne sont rien ; mais comme ces personnages historiques, que le vêtement de leur époque rend plus significatifs, elles font partie de la figure des siècles.

Les Carmantes auxquelles, dans l'ancienne Rome, on offrait des repas à la naissance d'un enfant. Les fées de la Bretagne, qu'on conviait pour le même objet, à des festins desquels elles étaient absentes, chaque fois qu'une personne hardie ne faisait pas leur personnage, toute une partie des usages antiques.

Quant aux figures légendaires, il y a presque toujours une histoire vraie sous les plus folles. « Monsieur Anselme, je vous en prie, disaient une foule de petites voix, dites-nous les plus folles. Rien qu'une, si vous voulez. »

Le brave homme alors commença l'histoire du Naglefare, le vaisseau fatal des Celtes, qu'ils disaient fait des ongles des morts. Mais comme il y avait là toutes sortes de longues histoires dont les Celtes n'avaient fait qu'une seule, il remit à une longue soirée pour les débrouiller, et commença celle de David John, le mauvais génie que les matelots anglais croient voir dans la tempête.

Celle-ci était trop courte, puisque l'origine de cette croyance n'est qu'un simple corsaire, autrement dit écumeur de mer, qui n'avait trouvé d'autre moyen que de se faire fantôme pour se soustraire à la punition qu'il eût encourue.

Se faire fantôme à cette époque, c'était bien facile.

Combien de malheureux n'eussent pas été plus en sûreté dans les bois que dans les villes, s'ils n'eussent revêtu des peaux de loups ou d'autres animaux.

De là les loups-garous, dont longtemps on eût si grand peur.

On demandait, à ce propos, à père Anselme, la chasse du grand Veneur, mais il remit à une autre fois encore.

Et enfonçant son bonnet de coton sur ses yeux, pour se garer du froid, mettant des cendres chaudes dans ses sabots et prenant en main sa lanterne, il ne trouva moyen de se soustraire aux voix exigeantes qui demandaient le grand Veneur, le Voltigeur hollandais, la fée Morgane et une foule d'autres récits, qu'en reconduisant ses bambins chez eux, et, en allant passer la veillée chez Jean Perrin, le métayer, où il y avait toujours grand feu et bonne mine.

DEUXIÈME LÉGENDE

—

LE NOUVEL AN

Quelques jours après, les élèves étant en récréation, dirent :

« Monsieur Anselme, je vous en prie, c'est demain le nouvel an, dites-nous un beau conte là-dessus. »

Telle était la demande, répétée à satiété, que faisaient les élèves du père Anselme, le maître d'école dont nous avons parlé.

Il fallut bien que le brave homme en passât par là.

Il leur raconta d'abord que le jour de l'an n'est pas à la même époque de l'année chez tous les peuples.

Les Juifs suivaient, comme calendriers, leurs livres sacrés ; le Pentateuque faisait commencer l'année vers l'équinoxe du printemps, et le Talmud, à la nouvelle lune de l'équinoxe d'automne ; c'est ce dernier jour qui est actuellement en usage.

Chez les Juifs donc, le 1er tisri (septembre-octobre) ils célèbrent la néoménie ou fête du nouvel an.

Chez les Grecs, le 1er du calendrier était le premier mois d'été ; il se nommait Hecatombéon ; et le premier jour, ou néoménie, était consacré aux sacrifices à Hécate.

Chez les anciens Romains, en janvier, mois consacré à Junon.

Chez les Musulmans, où l'année est lunaire, le premier mois, Mohanem, a les dix premiers jours consacrés à célébrer la mort d'Ossaïn, petit-fils de Mahomet.

Chez les Indous, l'année moitié lunaire et moitié solaire commence en mars, qu'ils nomment tehait.

Chez les Japons et les Tibétains, au premier mois du printemps.

« Mais ce n'est pas une histoire, ça, Monsieur Anselme, criait le petit Mathurin, c'est une explication ; » les autres ne demandaient pas mieux que d'être de son avis.

« Voici, dit le vieillard, les cérémonies du jour de l'an, cela vous plaira peut-être mieux. »

Il leur dit alors que, chez les Perses, un jeune homme, apportant des présents au roi, disait : « Je vous apporte la nouvelle année. »

Autrefois, dans la Gaule, on célébrait le nouvel an par la récolte du gui de chêne, qu'on appelait le gui de l'an neuf.

Il y a encore aujourd'hui des endroits de la Bretagne où les enfants en promènent des rameaux en criant, comme au temps des Gaulois : au gui l'an neuf.

Dans ce temps-là, le chef des Druides allait, suivi du peuple, dans les forêts.

Là, on choisissait le plus élevé des chênes, et, après avoir dressé au pied de l'arbre un autel de gazon, on écrivait sur le tronc les noms des puissances que révéraient les Gaulois :

Teutates, Hésus, Taranis, Bélenus.

Teutates, c'était le Pluton des Gaulois, qu'ils adoraient surtout dans les forêts.

Taranis, c'était le Jupiter gaulois, dieu du tonnerre.

Hésus était leur dieu national ; on en a trouvé une représentation sous des ruines, dans la Cité, à l'époque du vieux Paris. Il portait la blouse gauloise et était debout au pied d'un chêne; sa tête était couronnée de feuilles de chêne.

Bélenus était l'Apollon gaulois. On le représentait la tête rayonnante, comme le soleil, et la bouche ouverte.

Ayant écrit ces noms sur le chêne, le grand prêtre, vêtu d'une robe blanche, cueillait avec une serpe d'or le gui de chêne et le jetait dans une nappe de lin.

On le trempait ensuite, dans de l'eau pure, à laquelle les Gaulois attribuaient la même vertu que les Romains à l'eau lustrale.

« Mais, Monsieur Anselme, dit une seconde fois l'incorrigible Mathurin, ce n'est pas encore une histoire, ça, c'est de l'histoire. » Et tous les autres répétaient après lui : « C'est de l'histoire. »

Mais le brave homme n'était pas en verve ; il faisait trop froid.

Distribuant aux enfants des gauffres, en remerciement de leurs souhaits, comme c'est la coutume dans les villages, il les fit retourner chez leurs parents en promettant l'histoire pour le surlendemain ; et il s'en alla, suivant sa coutume, se chauffer chez son ami Jean Perrin.

TROISIÈME LÉGENDE

—

LES CROQUE-MITAINES

I

L'OGRE, GILLES DE LAVAL, BARON DE RETZ

Parmi les types les plus remarquables des ogres, voici Gilles de Laval, baron de Retz.

C'était un haut et puissant seigneur, allié aux rois de France et aux ducs de Bretagne et possédant dans le Maine et l'Anjou grand nombre de châteaux.

D'abord, il ne fut, comme tant d'autres, qu'orgueilleux et brutal ; puis l'habitude de voir tout plier devant lui et de s'imaginer qu'il était grand parce qu'il était fort, lui ôta le peu qu'il avait de cœur et troubla le peu qu'il avait d'esprit.

C'était l'époque où des intrigants quelque peu hardis pouvaient facilement duper des gens moins vaniteux et moins ignorants que Gilles de Retz. Il ne donna donc pas grand'peine aux deux personnages qui s'emparèrent de lui.

L'un était un médecin du Poitou, l'autre un Florentin, appelé Frelati, qu'un ami de Gilles de Retz lui présenta comme un savant alchimiste, qu'il avait rencontré près des sources de l'Euphrate.

L'intendant du sire de Retz, nommé Sille, s'entendait avec eux et remplissait même, au besoin, un personnage légendaire affublé d'une paire de cornes et orné d'une queue.

Tous ces misérables s'encourageaient l'un l'autre à tromper Gilles de Retz, pour lui escroquer de l'argent; et lui, qui ne cherchait que l'occasion de commettre une foule de crimes, en faisait ses aides et souvent ses esclaves.

C'était en plein moyen âge, avant 1440, puisqu'il fut exécuté le 25 octobre de cette même année.

Ses châteaux de Machecoul et de Champtocé devinrent des lieux de terreur. On y entendait, chaque nuit, des chants de festins et souvent des cris affreux, comme si on y eût égorgé des petits enfants.

C'était, en effet, ce qui avait lieu. Le Florentin, en cherchant, d'abord pour tromper le châtelain et ensuite parce qu'il commençait à y croire, le secret de la pierre philosophale et de l'élixir de vie, en vint à des essais monstrueux qui révoltaient à la fois l'humanité et la raison.

Le moment étant venu où, après mille folles dépenses, car le maréchal de Retz menait un train royal, l'argent de ses coffres était épuisé et tous les serfs de ses terres tellement à sec qu'il n'y avait plus que leur vie à prendre.

On avait, dans la Bretagne, grandement peur de Gilles de Retz. Mais comme il avait reçu du gentil roi Charles VII le bâton de maréchal de France, pour lui avoir conduit des compagnies franches, et que, du reste, il était parent du duc de Bretagne, personne ne disait rien.

Or, voici d'où venaient les cris qu'on entendait pendant la nuit; c'est que ces misérables s'étaient imaginé que les enfants égorgés recélaient dans leurs entrailles palpitantes les plus grands secrets, et, comme certains sauvages, ils interrogeaient le cœur arraché à la poitrine, ou cherchaient l'avenir dans le foie humain, comme les victimaires romains dans celui des taureaux.

Et ne trouvant toujours rien dans cette horrible erreur, ils continuaient toujours. Près de trois cents enfants disparurent.

Tout impuni qu'il croyait être, Gilles de Laval se réfugia dans un lieu plus sûr que Machecoul ou Champtocé.

C'était le château de Tiffauges, qu'il tenait de sa femme, une noble Angevine.

Il était bâti d'une manière sombre : de deux côtés, il n'y avait point de fenêtres ; sous les profonds souterrains, il y avait des souterrains encore, et une forêt immense l'abritait.

On disait cette construction déjà vieille au temps des Druides, et la fontaine du centre, abritée par de vieux chênes, leur avait souvent fourni l'eau lustrale.

C'est là qu'ils allaient faire leurs abominables sacrifices ; et le sang des enfants leur jaillissait, en vain, au visage, ils ne trouvaient rien.

Comme les enfants, quelques jeunes filles avaient été égorgées. La rumeur publique, d'abord lointaine, se rapprochait, grossissait, tellement que les tours de tous ses châteaux n'en pouvaient plus garantir messire Gilles de Retz, maréchal de France, tout allié qu'il était aux

rois de France et aux ducs de Bretagne.

Il crut donc convenable de répandre le bruit qu'il allait partir pour la Palestine.

A cette nouvelle, tout s'apaisa ; d'abord on vénérait la Palestine, ensuite on serait débarrassé de messire de Retz, et, en troisième lieu, beaucoup de personnes espéraient, qu'une chose ou l'autre aidant, il n'en reviendrait pas.

Ce fut ainsi qu'il gagna quelques mois et commit quelques crimes de plus.

Comme on recommençait à gronder, il monta sur son palefroi, annonça son départ pour la Palestine, et s'en alla par la route de Nantes, où il croyait aller chercher des victimes, car ses complices n'y voulaient plus aller.

Quelqu'un ayant remarqué que, pour un seigneur qui, d'ordinaire, menait si grand train pour aller tout près, il était fort extraordinaire qu'il s'en fut tout seul et sans bruit pour aller si loin, on suivit messire Gilles de Retz ; et il fut convaincu qu'il n'allait point en Terre-Sainte.

Sur l'accusation publique, le Parlement de Bretagne le décréta de prise de corps, comme homicide.

Son procès fut environné de toutes les circonstances merveilleuses que l'alchimie, qui y était mêlée, pouvait prêter à cette époque.

Gilles de Retz et ses complices avouèrent leurs crimes.

Mais comme les juges, qui, eux aussi, croyaient à des interventions surnaturelles, le pressaient de questions, il répondit qu'il en avait dit assez pour faire mourir dix mille hommes, ou, suivant

quelques-uns, que le but de faire de l'or était suffisant pour faire mourir dix mille hommes et qu'il ne parlerait pas davantage.

Suffisamment convaincu d'homicide, Gilles de Retz fut condamné à être brûlé vif étant attaché à une potence. Les supplices d'alors étaient horriblement cruels.

Dans le pré de la Madeleine ou de Bière, près de Nantes, on voit, dit-on, encore, une croix de fer qui marque la place de son supplice et la date du 25 octobre 1440.

Étant lâche, comme tous les méchants, il trembla devant les apprêts du bûcher, et sa famille obtint qu'il serait étranglé avant. Rien du reste ne justifie les tortures infligées à qui que ce soit, et on fit bien de les épargner, même à ce monstre.

Voilà un des hauts et puissants seigneurs, dont la légende et le conte se sont si bien emparés qu'elles en ont fait un des ogres.

QUATRIÈME LÉGENDE

II

L'OGRESSE, BÉATRIX DE MAULÉON

Nous avons tous lu le conte de cette reine *ogresse* qui voulait manger à la sauce Robert sa belle-fille et ses petits-enfants.

Cette méchante femme, dont on raconte l'his-

toire dans tous les environs de la Roche-sur-Yon, n'était autre que Béatrix de Mauléon.

Tout se trouve dans la légende, jusqu'au maître d'hôtel et aux petits chiens du conte.

Le mari de Béatrix, Guillaume de Mauléon, était parti pour la Palestine; comme depuis longtemps on n'en avait plus de nouvelles; tout le monde croyait qu'il ne reviendrait plus et on commençait à avoir grande peur; car Béatrix était horriblement méchante.

Contre son ordinaire, quand son mari était parti, la dame de Mauléon ne faisait pas grand tapage et, contre son ordinaire aussi, elle réfléchissait, ce qui n'annonçait rien de bon.

Car, chaque fois qu'elle ne faisait pas de bruit, elle faisait quelque vilaine besogne; et chaque fois qu'elle avait réfléchi, il était arrivé malheur à quelqu'un.

Or, voici à qui la dame de Mauléon réfléchissait: c'est que sa belle-fille, qu'elle avait avec elle, Marguerite de Sivry, était veuve. Son mari, fils de Béatrix, étant mort à vingt ans, ses deux petits enfants ne pouvaient gouverner le château; l'aîné n'ayant pas encore trois ans. La dame de Mauléon pouvait donc s'emparer de l'autorité, qu'elle regardait comme le bonheur suprême.

Elle était fort étonnée que cette pensée ne la remplit pas de joie; c'est que le remords commence souvent, sans qu'on s'en doute, avec la pensée du crime, et une fois qu'il mord un cœur il ne cesse plus.

La dame de Mauléon, ne sachant pourquoi elle souffrait au milieu de ses espérances de

devenir dame et maîtresse, s'imagina que c'était parce que son autorité suprême n'était point encore reconnue de tous. Quant à croire que ce fut le chagrin de la perte de son mari, elle savait fort bien qu'elle n'y songeait pas de cette façon-là.

Elle fit donc publier qu'elle avait reçu d'un messager la nouvelle que le sire de Mauléon était mort depuis un an déjà, et se mit à mener grand deuil.

Les vassaux étaient fort tristes ; ils regrettaient Guillaume et avaient grandement peur de sa femme, et puis, comme elle était triste, venant de recevoir cette nouvelle, on craignait avec raison qu'elle ne méditât quelque mauvais dessein.

Un soir, la dame douairière de Mauléon fit appeler une vieille du pays, qui passait pour sorcière, et, après très-peu de préambule, car elle se croyait le droit de tout faire, elle lui dit :

« Dame Marguerite, ma bru m'a vivement offensée, de plus, je sais qu'elle nourrit contre moi de mauvais desseins ; il me faut un poison pour la faire mourir. »

On n'y regardait pas de si près dans les manoirs de ce temps-là, et ces choses étaient fréquentes. Un grand nombre des seigneurs qui partaient pour la Palestine avaient quelques crimes de ce genre sur la conscience.

Foulques-le-Noir, d'Anjou, n'avait-il pas tué de sa main Conan-le-Tors, comte de Rennes ; Hugues de Beauvais, leude du roi et d'autres encore ?

Robert-le-Diable, de Normandie, se faisait-il scrupule de faire passer ses ennemis de vie à trépas ?

La dame de Mauléon considérait Marguerite et ses deux petits enfants comme ses ennemis.

La vieille dissimula sa frayeur, car elle savait bien qu'elle ne fût pas sortie et demanda trois jours pour préparer une poudre qui devait infailliblement endormir la jeune femme.

La dame de Mauléon lui ayant promis la mort si elle lui mentait, la mort si elle divulguait son secret, la fit sortir par un passage inconnu.

Or, la vieille, comme tous les bergers de cette époque, passant leur vie à étudier les plantes, et recevant souvent quelques recettes de leurs parents, comme héritage, avait, en réalité, un certain talent pour soigner les troupeaux et même les hommes, elle résolut de sauver Marguerite.

A peine de retour dans sa cabane, cette vieille, qui se nommait Wilfride, envoya son neveu Jehan chercher l'intendant du château en qui elle avait confiance; car il passait pour un fort honnête homme, et le sire Guillaume l'avait, autrefois, en grande estime.

Après avoir fermé jusqu'au trou de sa cheminée, car elle avait grandement peur, la vieille dit à l'intendant :

« Je ne crois pas que la dame de Mauléon soit étrangère à la mort de son fils, tombé, dit-on, dans quelque précipice, mais dont on n'a jamais retrouvé le corps.

« Elle fait deuil aujourd'hui de son mari et j'ai su, par un pélerin, que Guillaume existe encore.

« De plus, elle veut se débarrasser de sa bru, et sans doute, après, des deux petits enfants. Il

faut que vous et moi nous sauvions ces pauvres gens. »

Il était tout pâle, autant de joie de savoir Guillaume vivant, que de crainte qu'il n'arrivât malheur à Marguerite.

La vieille lui donna une poudre blanche enfermée dans une boîte.

« Si Béatrix vous remet une boîte pareille à celle-ci, dit-elle, vous la brûlerez, et, en place de la poudre qu'elle contient, vous mettrez de celle-ci dans la nourriture de Marguerite ; elle sera seulement endormie, alors vous savez où sont les tombeaux, vous la sauverez. »

Tous deux, en parlant ainsi, tremblaient de tout leur corps.

Wilfride continua : « Dans le cas où la dame de Mauléon voudrait faire l'affaire elle-même, car il faut tout prévoir ; avertissez Marguerite qu'elle n'accepte d'autre nourriture que celle que vous aurez préparée.

« Ensuite, quand vous sortirez Marguerite du tombeau, amenez-là moi. »

Étant ainsi convenus de tout, l'intendant retourna au château.

Les trois jours étant écoulés, Wilfride se rendit chez la dame de Mauléon.

Elle lui remit une boîte de poudre blanche pareille à celle qu'elle avait donnée à l'intendant.

« Voilà l'affaire, » dit-elle, et comme la vieille allait sortir, Béatrix la retint.

Elle voulait faire l'essai devant elle, afin de la faire périr, s'il ne réussissait pas.

La vieille s'y attendait bien.

La dame de Mauléon appela un grand lévrier blanc qui la suivait partout.

Elle le caressa en souriant, lui passa la main sur la tête, et, ayant préparé avec de la chair menue un peu de la poudre blanche, elle fit manger cette boulette, dans sa main, au lévrier.

La pauvre bête, peu habituée aux caresses de sa maîtresse, la regarda avec de grands yeux humides et remua la queue en signe de joie, puis elle poussa un hurlement, se tordit et expira en léchant les pieds de la dame de Mauléon.

« C'est bien ! dit celle-ci. Vous pouvez partir ; » et son sourire relevait tout à fait ses lèvres et montrait ses dents.

Wilfride, tout en s'attendant à un essai, n'aurait pas cru la dame de Mauléon aussi froidement cruelle.

Pendant ce temps, l'intendant avait prévenu Marguerite, lui recommandant d'être bien prudente, afin de conserver sa vie pour ses pauvres parents.

Sur le matin du jour suivant, Béatrix invita sa belle-fille à prendre un repas avec elle.

Comme celle-ci s'en excusait sur un grand mal de tête, Béatrix, feignant d'être offensée, lui dit de se tenir dans sa chambre et qu'on la servirait là.

L'intendant faisait bonne garde ; il vit la mauvaise femme mettre furtivement sa poudre blanche sur une cuisse de chevreau qu'il avait préparée pour Marguerite ; l'ayant immédiatement jetée au feu, il la remplaça par une autre sur laquelle était sa poudre, à lui, et la porta à Marguerite.

Tout se passa comme la vieille avait prévu ; Marguerite s'endormit.

Tout le monde la crut morte, et elle fut, en grande pompe, descendue au caveau où dormaient les ancêtres, dans le repos de la mort.

Les petits enfants pleuraient. Béatrix, pour les consoler, leur dit en souriant; comme elle l'avait déjà fait : « Vous la reverrez ! ne pleurez pas. »

L'intendant comprit qu'elle voulait les tuer aussi, et il se mit sur ses gardes.

Le brave homme ne quittait pas les enfants, et il était même parvenu à soustraire le reste de la boîte.

Quant à Marguerite, il l'avait été prendre tout endormie dans le tombeau et l'avait portée chez Wilfride.

Ayant remarqué que la dame de Mauléon était plus songeuse encore que d'ordinaire, il résolut de sauver à tout prix les pauvres petits enfants; car, à tout instant, elle pouvait leur faire du mal.

Il les emmena donc au bois avec lui, et, prenant un sentier détourné, il les remit tous deux entre les bras de leur mère, chez la vieille Wilfride. Les deux femmes pleuraient de joie.

« Maintenant, dit la vieille, voici ce que vous allez faire : j'ai eu ce matin deux chiens écrasés par l'éboulement d'un quartier de roche, vous allez prendre leur corps, les écorcher, les mettre dans les vêtements des enfants, et, après les avoir broyés le plus que vous pourrez sous des pierres jusqu'à ce qu'on n'y puisse plus rien reconnaître, vous direz que c'est aux enfants que

cet accident est arrivé, et vous montrerez cette bouillie sanglante dans les vêtements. »

Tout fut fait comme la vieille l'avait dit, mais la dame de Mauléon, s'étonnant que le malheur fut arrivé naturellement au même instant qu'elle voulait le faire arriver autrement, craignit d'être devinée.

Elle prétendit avoir été insultée par l'intendant, et le fit descendre dans un cachot profond en attendant qu'elle le fit mourir.

Comme elle s'était assurée de deux hommes propres à l'office de bourreaux ; elle allait le faire tuer, lorsqu'on entendit le bruit d'un cor sonnant la charge des Mauléon !

Une grande troupe d'hommes d'armes était devant le château, et, comme on leur refusait de baisser le pont-levis, un hérault d'armes cria trois fois : « Ouvrez aux sires de Mauléon ! »

Béatrix tremblait de frayeur ; il fallut obéir.

Guillaume et ses compagnons d'armes entrèrent au château. Quel fut l'étonnement de tous en reconnaissant le jeune de Mauléon que des pélerins avaient ramassé, au fond du ravin, où la dame, sa mère, l'avait fait précipiter, et qu'ils avaient emporté, respirant encore, avec eux ; puis l'ayant guéri, ils l'avaient remis en Palestine à son propre père, et ils revenaient tous ensemble.

La première chose que virent les deux chevaliers fut la bouillie sanglante qui remplissait les vêtements des petits enfants, tout étalés sur un lit de parade.

« Voilà, dit la dame de Mauléon, ce que votre méchant intendant a fait de ces pauvres petits. »

Les deux chevaliers n'en entendirent pas davantage ; ils étaient grandement surpris qu'un homme, jusqu'alors si bon, se fut rendu coupable d'un pareil crime, mais les preuves étaient là.

Dans leur fureur, ils lui eussent passé leurs épées au travers du corps, s'il se fût trouvé là ; mais il fallait aller le chercher dans son cachot, et, par hasard, la clé s'en trouvait égarée.

Pendant ce temps, Wilfride arriva avec Marguerite, portant chacune un des enfants dans leurs bras.

Grande fut la surprise et la joie.

Quant à la dame de Mauléon, elle s'évanouit.

Lorsqu'elle revint à elle, on lui promit la vie si elle voulait indiquer le cachot de l'intendant qu'on ne pouvait connaître que par l'indication attachée à la clé.

Cette méchante femme alors donna non-seulement l'indication, mais la clé qu'elle avait cachée.

Voilà pourquoi on lui laissa la vie ; mais comme tout le monde l'avait en horreur, Guillaume exigea qu'elle fût enfermée dans un couvent, qu'il fit bâtir tout exprès, aux environs de Laroche-sur-Yon.

Telle est l'histoire de l'ogresse Béatrix de Mauléon.

CINQUIÈME LÉGENDE

LES CHASSEURS NOIRS

ROBIN DES BOIS

Les imaginations, frappées du bruit du cor et des aboiements des meutes, dans le silence des bois, personnifièrent leurs impressions sous le nom de Barbatos, duc de l'Abîme.

Il entend, dit la légende, le chant des oiseaux, les hurlements des loups ; il comprend le cerf qui brâme et la feuille qui craque en se détachant et va rejoindre ses sœurs dans les valses du vent.

Il connaît les trésors enfouis, les cavernes et les aires.

Devant lui, quatre rois sonnent du cor, et il mène d'un bout du monde à l'autre la chasse des ombres.

C'est de Barbatos que l'on fit les robins des bois, les chasseurs noirs, les grands veneurs et toutes les chasses fantastiques qu'on croit entendre la nuit dans les bois.

Le vent souffle-t-il fort ? l'orage est-il dans les bois? les petits enfants des villages croient encore,

comme leurs grand'mères, que c'est la chasse du grand veneur qui passe avec grand bruit.

Parfois la tempête hurle comme les loups, résonne comme les trompes ; alors on dit, sous les grandes cheminées, où toute la famille se chauffe à la fois, c'est Robin-des-Bois qui chasse.

Cette croyance servit, il y a quelques années, à faire rentrer en lui-même un vieux paysan avare qui, ayant enterré son trésor au pied d'un chêne, s'imaginait qu'on a de la fortune pour mettre dans un vieux bas, renfermé dans un pot, sous la terre, ce qui peut servir à soulager les autres.

Quand je dis rentré en lui-même, cela ne signifie pas qu'il ait beaucoup mieux valu : car l'intérieur d'un avare n'est jamais bon ; mais enfin, il fit, grâce à la peur, une bonne action.

La peur ! c'est un motif honteux ! qu'attendre de plus d'un avare ?

Le père Mathieu était riche, comment en eût-il été autrement ? On disait que, quand il dépensait un sou, il en mettait toujours la moitié de côté.

Comment faisait-il ? Je n'en sais rien. Comment avait-il gagné ses terres et tout l'argent que dans le bois il cachait au pied d'un vieux chêne ? Je n'en sais pas davantage.

Dans tous les cas, son argent caché là, n'était pas même bon à nourrir les vers ou à faire pousser les truffes.

Chaque fois que le père Mathieu avait quelque pièce d'or à ajouter à son trésor, il attendait une nuit sombre et s'en allait au pied du chêne où,

à la lueur d'une lanterne sourde, il comptait son argent en tremblant de peur et d'affection aussi; car il aimait ce trésor comme on aime sa famille, son pays, sa mère, tout ce qu'on a de plus cher au monde.

Un soir donc, à genoux au pied du chêne, il venait de compter, en tremblant, son or, le carressant de la main comme on eût fait à un enfant, et pensant que s'il se fût marié, sa femme aurait dépensé pour se nourrir et se vêtir; qu'il eût fallu élever ses enfants, que tout cela coûte horriblement, et qu'en restant seul il avait pu entasser. Il regrettait seulement de ne pouvoir vivre sans manger.

Mais il ne regrettait pas d'être demeuré orphelin fort jeune ; il aimait mieux son trésor qu'une famille.

Une seule chose l'ennuyait, c'est qu'on n'enterrerait pas son or avec lui; et c'est à cela qu'il pensait, outre la crainte qu'il avait qu'on vînt le surprendre.

Il avait donc grand soin de tourner contre lui la lueur de sa lanterne, et le moindre bruit de vent dans les feuilles le faisait tressaillir.

Tout à coup, une lueur rouge parut au fond d'une allée couverte, et en même temps une grande chasse, une chasse fantastique, telle que celles des légendes, s'élança de son côté ; les chiens ne donnaient pas un coup de voix, ils flairaient la piste ; les chasseurs à cheval ne donnaient pas de fanfare : c'était la chasse du grand veneur, mais avec le silence de la mort, une vraie chasse de fantômes.

Le père Mathieu croyait à tous les chasseurs fantômes, beaucoup plus fermement qu'à sa conscience qu'il n'avait jamais sentie, serra son trésor contre son cœur, sous sa blouse, et se cacha derrière l'arbre, dans un fourré fort épais où il s'était ménagé une entrée en cas de surprise.

Il vit les chasseurs s'arrêter, et, à la lueur des torches de résine, l'avare, épouvanté, distingua le poil du dos des chiens horriblement dressé; leurs yeux semblaient pleins d'épouvante, et ils flairaient sans cesse de tous côtés. Les chevaux avaient de même les crins hérissés.

A ce moment, une trompe lointaine sonna l'hallali; chevaux, chiens, chasseurs, se précipitèrent de ce côté.

Mathieu entendit craquer les branches, et les pieds des chevaux frapper le sol, dans un galop effrayant.

C'était bien réellement, pensait-il, le Grand Veneur ou Robin-des-Bois.

Le vieil avare avait eu si grande peur, qu'il se croyait au moment de la mort.

Mourir, pour lui, c'était quitter son trésor. Mais, contre son ordinaire, il avait autant de frayeur pour sa vie que pour son or; car le danger était imminent.

Lorsque le bois fut redevenu silencieux, il se hasarda à sortir de sa cachette, emportant son or, dont il ne voulait plus se séparer, quelque danger qu'il crût avoir à le conserver auprès de lui.

De retour dans sa maison, une sorte de masure, tout en ruines, vraie demeure de hiboux

et d'avare, il se coucha, glacé d'effroi, tenant toujours dans ses bras le vieux pot qui contenait le bas plein de pièces d'or.

La frayeur l'avait brisé ; n'étant plus soutenu par la nécessité de fuir, il resta sans connaissance dans son lit.

Depuis deux jours personne ne voyait le père Mathieu; comme il était déjà vieux, on pensa qu'il pouvait être malade ou mort, et des voisins vinrent frapper à sa porte qu'il avait barricadée solidement, en rentrant.

Ne recevant aucune réponse, les voisins allèrent trouver le maire.

Celui-ci mit son écharpe, beaucoup trop courte pour lui, parce que son prédécesseur était extrêmement maigre et lui extrêmement gros ; mais à l'aide d'un bout de ficelle il parvint à la consolider. On emmena le serrurier pour ouvrir la porte, les membres du conseil pour servir de témoins, et on procéda à l'ouverture.

Ce n'était pas le tout de faire jouer une clé dans la serrure ; il y avait, derrière la porte, une barricade de meubles. On pensait que Mathieu était devenu fou, et, n'entendant rien, qu'il s'était pendu.

Une heure se passa à déranger les vieux bahuts entassés derrière la porte, après quoi on découvrit Mathieu, couché, pâle et froid.

On pensa alors qu'il aurait fallu amener le médecin ; mais pendant qu'on allait le chercher, le maire, ayant soulevé la couverture, pour savoir si le cœur de Mathieu battait encore, sa main fit remuer le pot, et un grognement sortit de la gorge de l'avare.

On avait, en effet, touché le cœur.

Alors tout fut découvert ; Mathieu revint à la vie.

Il se garda bien de raconter son aventure du bois ; mais on avait vu son trésor. Ne pouvant plus le garder chez lui, il se décida à le placer où il lui rapporterait le plus et sûrement.

Notre homme alla donc trouver le maire. Celui-ci, qui était un brave homme, se mit en tête de faire faire une bonne action à Mathieu. Cela devait étonner tout le pays !

« Père Mathieu, lui dit-il, avant de placer tout ça, vous devriez faire une chose qui vous porterait bonheur. Il y a ici la mère Nicole, qui est veuve avec sept enfants ; un loup enragé a mordu sa vache et les pauvres gens n'ont plus rien. Vous devriez lui acheter une génisse, ça ne coûte pas cher et vous porterait bonheur. »

Puis, comme il était bavard, le brave homme raconta à Mathieu quelle fière chasse on avait faite à ce loup qui avait inquiété toute la contrée ; tous les louvetiers du département y étaient, ils s'étaient séparés en deux bandes et on avait fini par tuer le loup pendant la nuit. Les chevaux et les chiens en avaient telle frayeur qu'ils en avaient les crins et le poil tout droits. Les chiens n'ont pas donné de voix, ce qui prouvait que l'animal était réellement enragé.

Le père Mathieu comprit que c'était là sa chasse de Robin-des-Bois, qu'il avait pensé perdre la vie et son argent ; sans savoir ce qu'il faisait, il compta cent francs pour la génisse de Nicole, comme s'il eût payé quelque chose.

Quand il se ravisa, il n'était plus temps. Nicole eut sa vache, et le maire aida le vieil avare à trouver un sûr placement pour son trésor : il avait dans son bas cent mille francs en or et billets de banque.

SIXIÈME LÉGENDE

—

ENCORE DES OGRES

LE BARON DES ADRETS

Au seizième siècle, on touchait encore presque au moyen âge, chers enfants, à cette même époque où les accusés, pour être déclarés innocents ou coupables, étaient souvent soumis à une foule d'épreuves cruelles et insensées;

Telles que de plonger la main, sans brûlure, dans de l'eau bouillante; — manier des barres de fer rouges, etc.

Toutes les luttes, même celles de la pensée, se dénouaient par des combats.

Parfois les hommes les plus couverts de crimes servaient d'instrument de lutte aux partis;

ils étaient absolument ce qu'est la massue entre les mains des sauvages.

A une autre époque, et surtout élevés autrement, ces hommes auraient eu de grandes qualités et auraient pu être utiles, car ils étaient fort braves.

C'est de ce nombre qu'étaient le duc d'Albe et le baron des Adrets.

Ils étaient nés à quelques années l'un de l'autre, le baron, en 1513, au château de la Frette.

L'autre, Ferdinand Alvarès, duc d'Albe, à Tolède, en 1508.

François de Beaumont, baron des Adrets, avait le visage marqué de taches de sang, l'œil fauve, le nez recourbé ; on eût dit qu'il était destiné à devenir un des types de l'ogre.

Il le devint en effet. Le baron des Adrets était, en France, le chef des protestants que le duc d'Albe combattait dans les Pays-Bas de la part de l'Espagne.

Celui-ci, moins désagréable de visage, plus orgueilleux, aussi féroce, tenait du tigre, comme le baron des Adrets tenait de l'ours.

Au résumé, c'était tous deux de si vilaines gens qu'on en fit des *ogres*.

Quant à leurs convictions, pour le duc, c'était le plaisir de se promener en triomphateur.

Pour le baron, c'était la brutalité, et pour tous deux ; ce désir imbécile de dominer les autres, à peu près de la même manière que les petits enfants montent sur une chaise pour égaler leur petite taille à celle de leurs parents.

C'est ainsi que le baron des Adrets, dominant la guerre par sa force féroce et sa valeur sauvage, tantôt faisait l'admiration de son parti par quelque action audacieuse ; tantôt le révoltait par quelque cruauté de bête fauve.

François de Beaumont combattait surtout par ressentiment contre le duc de Guise.

En 1562, il prit Vienne, Grenoble, Lyon, puis sur les rochers de Mornas, près du Rhône, et à Montbrison, il s'amusait, après son dîner, à faire sauter, l'un après l'autre, les soldats de la garnison vaincue du haut d'un rocher ou de la plate-forme des tours, dans des précipices ou sur des piques.

Un de ces soldats, moins fier que les autres ou peut-être ayant quelque part sa vieille mère, reprenait son élan à plusieurs fois et toujours retombait presque à la même place.

« Allons-donc, dit le baron, je n'ai pas de temps à perdre et voilà déjà deux fois que tu te reprends. »

— Monsieur le baron, répondit le soldat, je vous le donne en dix. »

Contre son ordinaire le baron des Adrets fit grâce au soldat.

Fort heureusement François de Beaumont n'eut point de petits-fils ; ses enfants, qu'il avait en vain voulu habituer au sang, eussent pu avoir dans les leurs quelque petit monstre dont messire des Adrets eût dirigé les premiers pas avec plus de succès.

Les barons des Adrets, qui ont depuis porté son nom, étaient les descendants de son gendre, César de Vaussette. Ce n'était donc pas tout à fait des ogrillons.

Ne croyez pas chers enfants que le duc de Guise, dont nous avons parlé, ait valu grand'-chose non plus. C'était aussi l'homme de son époque ; mais plus que les autres encore, il eût pu, en d'autres temps, et avec une autre éducation, valoir plus que bien d'autres.

Car si les Guises n'étaient en réalité que des oiseaux de proie, comme les autres, ils étaient grands et fiers, plus que qui que ce soit.

En attendant, ces gens puissants et ignorants firent bien du mal. Ce qu'ils n'eussent pas fait avec les mœurs, les idées et l'éducation actuelle, bien qu'elle ne soit pas encore parfaite.

LA VIEILLE CHÉCHETTE

Il y a des êtres tellement disgraciés de la nature, tellement étranges à voir ou à entendre, que leur seul aspect est un sujet de tristes études pour les uns, de folles moqueries pour les autres.

Plusieurs de ces êtres-là, n'ont pas toujours été ainsi : les uns ont eu quelque accident au moral ou au physique, les autres, à force de se laisser mollement aller à la fatigue ou à la paresse, sont descendus de quelques degrés et

sur cette pente-là, il n'y a plus de raison pour qu'on s'arrête.

D'autres encore (ce qui est affreux pour l'humanité) sont devenus ainsi sous la pression des persécutions. — Ce n'est pas le plus grand nombre qui ont été frappés dès leur naissance.

Chéchette était une pauvre femme qu'on avait toujours vue vieille et toujours vue folle. Deux mauvaises recommandations pour les petits mauvais sujets qui sont loin de respecter l'un et l'autre.

La maison de Chéchette, c'était le bois; son magasin, c'était le bois; le nid de son enfance, l'asile de sa vieillesse, c'était toujours le bois.

D'où venait-elle? personne n'en savait rien, ni elle non plus. La première fois qu'on l'avait vue, déjà vieille, elle sortait d'un autre bois où sa mère l'avait élevée et venait de mourir.

Chéchette aimait sa mère à sa manière. Elle s'en alla dans un autre village et s'y établit au milieu de la forêt.

C'était une étrange créature, dernier rejeton sans doute de quelque race nomade.

Tant que l'été durait, elle se nourrissait des fruits sauvages; et pendant l'hiver, elle avait son magasin, où étaient entassées les baies rouges des sorbiers, les feines huileuses, les glands, toutes les richesses de la forêt.

Parfois les écureuils, les sangliers, les rats, visitaient son magasin; car le rocher qui lui servait d'abri était couvert largement... Si, à son retour de quelque promenade lointaine, elle ne trouvait plus rien, Chéchette recommençait ses

provisions. Quand l'accident arrivait en hiver, elle allait jusqu'au village et demandait du pain.

Les uns avaient pitié de la pauvre folle et remplissaient largement le haillon qui lui servait de tablier, on lui donnait d'autres vêtements; à ceux-là, elle souhaitait dans sa langue, une infinité de belles choses.

Les autres se moquaient d'elle. Alors Chéchette faisait entendre un grognement fort expressif; c'était sa manière peut-être de souhaiter du mal.

La nourriture qu'on lui donnait, un peu moins grossière que la sienne, lui semblait une suite de festins tant qu'elle durait. Quelquefois, en ayant pris beaucoup pour commencer, elle s'endormait pendant longtemps, à la manière des serpents et des lézards.

La forme des vêtements lui était indifférente, d'homme ou de femme, peu lui importait ; mais elle aimait beaucoup les garnitures, surtout quand il y avait des choses qui brillent.

Les enfants méchants lui offraient parfois des vêtements ornés de grelots et d'autres choses ridicules; mais s'ils avaient le malheur de rire, Chéchette leur jetait leur présent à la figure; souvent même elle devinait leur mauvaise intention, sans qu'ils eussent besoin de rire, car elle avait l'instinct fort développé.

Ceux qui ont vu les statuettes grimaçantes du moyen âge peuvent se faire une idée de Chéchette.

Elle était horriblement boîteuse et tellement borgne que son œil gauche avait presque disparu.

Sa bouche, largement ouverte, laissait passer toutes les dents, à la manière de l'orang-outang — ou du gorille.

Ses mains, énormes, noueuses et velues ; ses larges pieds, l'épaisse crinière de cheveux roux qui descendait presque jusqu'à ses sourcils, tout en elle rappelait les plus vilains gnomes, les plus hideux singes.

Cet être-là s'attachait, elle aimait comme un chien ; il est vrai qu'elle eût mordu de même.

Elle ne revenait jamais de ses sympathies ni de ses antipathies.

Quant aux animaux sauvages, ils n'avaient jamais attaqué Chéchette, la prenant sans doute pour un membre de leur famille.

La personne à laquelle jusque-là elle avait témoigné le plus d'affection était une pauvre veuve, mère de trois petits enfants.

Lorsque Madeleine Germain allait ramasser du bois mort, Chéchette se trouvait toujours là pour lui aider à faire ses fagots, ou plutôt pour lui en faire d'énormes, qu'elle portait jusqu'à sa maison avec une aisance incroyable.

Le bois était son domaine ; elle y avait tout à fait un autre air qu'au village. Là, Chéchette semblait plutôt un être surnaturel qu'un être grotesque.

Les méchants du village plaisantaient beaucoup Madeleine sur cette amitié ; ils riaient surtout lorsqu'elle laissait l'horrible vieille bercer dans ses longs bras les petits enfants, qui jouaient avec elle, comme avec un chien fidèle.

Ceux-ci n'en riaient pas moins joyeusement et

Madeleine s'inquiétait fort peu des mauvais plaisants.

Une nuit d'été, que tout le village dormait profondément, après les fatigues d'une chaude journée employée à travailler dans les champs, on entendit retentir le seul cri qui fait lever tout le monde à la campagne : au feu ! au feu !

Pourquoi tous les autres périls qui peuvent atteindre leurs semblables laissent-ils insensibles les habitants des campagnes ?

Ce serait horrible de croire que c'est un sentiment d'égoïsme, parce que dans l'incendie chacun craint pour sa propre demeure. Toujours est-il que, souvent des malheureux ont crié à l'aide pendant longtemps et sont morts sans secours.

Cette nuit-là, comme on criait au feu, tout le monde fut immédiatement debout.

La maison de Madeleine brûlait comme un flambeau — l'un de ses enfants avait, en jouant allumé un petit feu près d'une porte, et pendant la nuit la pauvre cabane de bois et de chaume avait flambé.

On eut beau faire la chaîne pour entretenir les pompes, le feu ne se ralentit pas.

Madeleine tenait dans ses bras deux de ses enfants, et luttait, en désespérée, contre ceux qui voulaient l'empêcher d'aller chercher le troisième au milieu des flammes.

On le croyait perdu.

Tout à coup on vit quelqu'un entrer résolument au milieu des flammes, c'était Chéchette. Elle avait vu qu'un des enfants manquait. Les charpentes calcinées croûlaient avec fracas, la

flamme tournoyait superbe et triomphante, dardant ses mille langues vers le ciel.

Quelques instants s'écoulèrent. Chéchette reparut, elle tenait l'enfant dans ses bras et le déposa évanoui devant sa mère.

Elle était belle ainsi, la pauvre folle, dans cet acte de dévouement qui allait lui coûter la vie.

Ses cheveux, son visage, tout son corps était couvert de larges brûlures, son œil brillait d'une joie infinie.

Chéchette, épuisée, tomba pour ne plus se relever. Quant à l'enfant, il revint facilement de son évanouissement, car elle l'avait couvert de ses haillons et de son corps pour le garantir.

Aujourd'hui encore, Madeleine et ses enfants vont souvent porter au cimetière, sur l'herbe qui recouvre la pauvre folle, des fleurs du bois qu'elle aimait tant.

Ne vous moquez jamais des fous ni des vieillards.

LES MAUVAIS CONSEILS

Marthe éprouvait un plaisir tout particulier à donner de mauvais conseils à ses compagnes.

En résumé c'était une méchante petite fille.

Il est vrai qu'elle ne réfléchissait pas, ce qui est aussi un bien grand défaut ; mais enfin elle

était si follement étourdie que cela diminuait l'odieux de sa conduite.

Un jour qu'elle s'était mise en tête de faire faire des malices à ses amies par la petite Mathilde qui n'avait encore que sept ans; celle-ci, fort espiègle et assez intelligente, réfléchit que Mademoiselle Marthe n'était pas plus sacrée que les autres et se promit bien qu'elle aurait sa part des espiégleries.

Mathilde n'avait pas tort.

Ce qu'avait conseillé Marthe ne tendait à rien moins qu'à répandre parmi ses compagnes une de ces nouvelles qui causent d'abord de l'émoi et ensuite une déception.

Comme depuis longtemps on ne croyait plus Mademoiselle Marthe, elle avait fait la leçon à la petite Mathilde.

« Ta tante est venue ce matin, lui avait-elle dit, tu vas confier à ces deux grandes bavardes Blanche et Flore que ta tante doit donner dimanche prochain une petite fête à laquelle elle invitera toute la pension; qu'on ira courir dans les champs, cueillir des cerises aux arbres, enfin jouer toute la journée. Elles vont s'en occuper toute la semaine, le travail n'ira pas, on bavardera, elles seront grondées et enfin fort attrapées ne voyant rien venir. Ce sera bien joli! ajouta la méchante fille avec un sourire de crocodile.

« Oui, s'écria la petite Mathilde, qui se fendait la bouche jusqu'aux oreilles en riant — ce sera bien joli! »

Or, voilà ce qui faisait rire Mathilde de tout son cœur et dont Mademoiselle Marthe était loin

de se douter, c'est que la petite espiègle voulait faire tourner la méchanceté contre la méchante elle-même.

« Ce n'est même pas la peine d'en parler à deux, continua Marthe, c'est bien assez de le dire à Flore pour répandre la nouvelle.

— Oui, dit Mathilde en riant plus fort, j'aime mieux cela ! »

La petite savait parfaitement que Flore s'entendait aux malices, car c'était une grande rieuse, quoique cela ne l'empêchât pas de travailler.

Mathilde alla donc trouver Flore et lui conta la chose ; ce n'était pas pour trahir Marthe, mais pour s'amuser aussi aux dépens de celle qui ne cessait de taquiner les autres.

Quant à Flore, beaucoup plus grande que sa compagne, elle se dit qu'il était temps de donner une leçon à Marthe, et que par la même occasion on rirait.

Elle trouva moyen d'expliquer son plan à toutes ses compagnes, et il eut l'assentiment général.

Marthe méritait réellement une leçon.

Quant à la maîtresse, ayant tout vu et tout entendu sans rien dire, elle se promettait de faire tourner les choses au bien général.

Il fut convenu entre les jeunes filles qu'on ferait tout comme si on croyait la fameuse nouvelle, mais qu'au lieu de bavarder et de se dissiper on redoublerait de zèle pour l'étude, en ayant soin de répéter de manière à ce que les oreilles de Marthe en soient souvent frappées :

il faut être bien raisonnables, afin *de mieux jouer Dimanche !*

Première déception ! Voyant le travail parfait, la maîtresse ne pouvait faire autrement que de témoigner toute sa satisfaction. — Marthe en rageait.

De plus, quelques élèves malicieuses disaient chaque fois que Marthe pouvait les entendre : « Cette bonne Marthe, comme elle est aimable pour ses compagnes ! »

La méchante rougissait jusqu'aux oreilles. De plus, comme elle se trouvait inquiète, ses devoirs étaient les seuls mal faits.

Le samedi arriva : ce jour-là, Flore avait disposé les choses pour couronner son œuvre, et la maîtresse pour donner une leçon de morale aux unes comme aux autres.

A l'heure de la récréation, Marthe vit ses compagnes se ranger gravement en cercle (elle se sentit le cœur serré, sans savoir pourquoi). On remit un énorme bouquet à la petite Marguerite qui avait l'air d'un gros papillon blanc, et comme c'était la plus jeune de toutes, elle ne comprenait pas que ce fut une malice d'envoyer ce bouquet à Marthe, et toute joyeuse elle alla le lui porter.

Le bouquet avait pour inscription : A la plus bienveillante, à la plus franche, à la meilleure conseillère de la pension.

Marthe éclata en sanglots ; c'était principalement la honte et la colère, mais il y avait aussi déjà un peu de repentir.

Devant ses larmes, les jeunes filles n'avaient plus du tout envie de rire.

La maîtresse alors prit la parole : « Mes pauvres enfants, dit-elle, vous êtes toutes coupables.

« Marthe, depuis longtemps, pousse les autres au mal, ce qui est plus lâche que de le faire soi-même, puisqu'on n'en supporte pas les conséquences. Mathilde, au lieu de répondre bravement à sa compagne qu'elle ne voulait ni mentir ni faire une mauvaise action, a commis une indélicatesse, puisqu'elle pouvait empêcher la chose sans la dire. Flore, et vous toutes, vous n'avez pas senti cette indélicatesse et l'avez partagée, vous êtes donc toutes coupables.

« Mais ce que vous avez fait de plus mal était de choisir pour porter le bouquet cette pauvre petite Marguerite, qui ne savait ce qu'elle faisait.

« Promettez-moi donc, toutes, de mieux agir à l'avenir.

« Pour reprendre les défauts des autres, on ne doit jamais employer des moyens peu dignes, pas plus que pour aucune circonstance de la vie.

« Je voulais aujourd'hui, pour récompenser la plus raisonnable, la charger de remettre elle-même, au nom de toutes ses compagnes, les petites robes que nous avons faites pour l'asile ; ce bonheur appartient de droit à cette pauvre petite Marguerite, que vous aviez chargée d'une méchanceté.

Toutes les enfants pleuraient.

A partir de ce jour, Marthe ne donna plus de mauvais conseils.

Mathilde refusa franchement tout ce qui lui paraissait mal, et Flore, qui avait assez d'influence sur ses compagnes, sut très-bien empêcher les

méchantes actions sans en faire une en même temps.

LA FAMILLE POUFFARD

Madame Pouffard était fort riche, elle portait la toilette la plus coûteuse qu'on puisse imaginer et n'avait rien trouvé de mieux, pour en rehausser l'éclat, que d'ajouter un *de* à son nom.

Il ne faisait pas bon oublier, quand on lui écrivait, de mettre Madame *de* Pouffard, *Châtelaine* au château des Hulottes.

Ce *de* et ce mot châtelaine la faisaient rougir de plaisir chaque fois qu'on les lui adressait, et de colère chaque fois qu'on osait les oublier.

Quant à Monsieur de Pouffard, plus avisé encore que sa femme, il avait eu l'idée d'acheter des titres de noblesse.

Les habitants des Hulottes devinrent donc Monsieur le marquis et Madame la marquise de Pouffard.

Ils se firent peindre des armoiries par un artiste, qui se moquait d'eux, et achetèrent chez des antiquaires une foule de choses qui composèrent le musée de leurs ancêtres.

Les armoiries portaient un chardon d'azur sur champ de gueules, autrement dit un chardon bleu sur fond rouge. Les supports avaient de s

longues oreilles, tout lions qu'ils étaient, qu'on voyait l'âne sous la crinière des fauves.

« Ce sont des lions d'Arcadie, avait dit en riant le peintre ; et comme Monsieur le marquis de Pouffard voulait le payer généreusement, il s'excusa, en disant qu'il avait été trop heureux de rendre service à un aussi éminent personnage. En vérité c'est qu'il voulait bien se moquer de lui, mais qu'il ne voulait pas le voler, ce qui en effet eut été fort différent.

Le complaisant peintre s'offrit en outre à peindre partout les armoiries de Monsieur le marquis, ce qu'il fit consciencieusement depuis le dessus de la porte du château jusqu'à celui de la cabane aux lapins.

Monsieur le marquis et Madame la marquise rayonnaient.

Quant aux armures et autres objets de ses ancêtres achetés chez les antiquaires, c'était bien autre chose ; il y avait de tout.

Une longue broche lui avait été vendue pour une épée antique ; elle avait, disait-il, appartenu au plus vaillant de ses ancêtres.

Il avait de vieilles croûtes, peintes à l'huile vers la fin du XVIe siècle, et qu'il disait être les portraits de ses arrière-grand'mères faits au temps des croisades. — Or, à cette époque, Jean de Bruges, qui inventa la peinture à l'huile au XVIe siècle, était loin d'exister (1).

(1) D'autres attribuent l'invention de la peinture à l'huile non seulement à Jean Eyck ou Van-Eyck, dit Jean de Bruges, mais encore à son frère Hubert. Un tableau fort remarquable de Jean se trouve dans une chapelle de l'église de Saint-Bavon, à Gand (Belgique). Ce tableau, parfaitement conservé, est d'une fraî-

Mais peu importait à nos personnages, pourvu qu'ils eussent des ancêtres ! —

Mademoiselle Euphrosine Pouffard mérite une attention toute particulière. C'était une grande niaise, vaniteuse comme un paon, et bête comme une oie.

Elle croyait se rendre fort intéressante en respirant à chaque instant des parfums ou des fleurs, et se chargeait à la fois de tout ce qu'elle possédait de bijoux, si bien qu'elle avait quelquefois trois ou quatre bagues à chaque doigt, on lui avait vu jusqu'à deux paires de boucles d'oreilles, et quant aux colliers, il n'était pas rare de lui en voir tant que son cou en pouvait porter.

Le baudet porteur de reliques, dont parle Lafontaine, ne marchait pas avec plus de majesté que Mademoiselle Euphrosine de Pouffard.

Depuis six mois que la respectable famille habitait le château des Hulottes, personne dans tout le pays n'avait encore été trouvé digne de leur composer une société.

Les habitants du village avaient bien quelques relations avec Jean, le valet de chambre de Monsieur, et avec Mme Brindavoine, la femme de chambre de Madame ; mais les domestiques étaient aussi imbéciles que les maîtres, et la curiosité des paysans n'avait pas eu d'autre satisfaction que de savoir ceci — qu'à la grande surprise de

cheur de coloris extraordinaire. Il représente l'agneau céleste entouré d'anges et adoré par tous les saints de l'Ancien et du Nouveau Testament, etc. Ce tableau, en trois parties, est formé d'un fond recouvert de deux volets.

Ces deux peintres sont nés à Maeseyk, près de Maestricht.

Jean, Monsieur n'avait eu rien de changé dans sa personne, le jour où il était devenu marquis !

Pour Mademoiselle Sylvie, la femme de chambre de Mademoiselle, elle était trop délicate pour causer jamais avec les gens du commun.

Le reste de la maison ne s'occupait absolument que de boire, manger et dormir ; ce qu'ils appelaient mener la vie de château.

Il ne manquait plus pour compléter la maison de Pouffard, qu'une institutrice pour Mademoiselle Euphrosine.

On fit venir de Paris une jeune orpheline qui avait passé d'une manière assez brillante ses examens dans l'année.

Rose André était intelligente, dévouée, fière et ferme ; elle n'eut donc pas de peine à juger chez qui elle était tombée et encore moins à prendre son parti.

Comme elle ne reculait jamais devant les difficultés, quand il y avait du bien à faire, elle résolut d'arracher Euphrosine à l'imbécilité, et peut-être de diminuer celle de ses parents ; bien résolue du reste, en cas de non réussite, à reprendre le chemin de Paris où elle serait plus utile dans l'éducation publique qu'elle ne pouvait l'être là, dans l'éducation particulière.

L'entreprise était hasardeuse. C'était le cas de commencer de suite, afin de ne pas perdre de temps.

Il fallait faire naître ou saisir l'occasion de les désabuser, et de les dégoûter par quelque expérience amère de leurs préjugés.

C'est le moyen qu'on emploie pour les petits enfants.

« L'eau mouille, leur dit-on ; le feu brûle ; » et on trempe leur petite main dans l'eau froide, ou on l'approche de la chaleur.

On aurait pu dire à la famille de Pouffard : la vanité expose à bien des ridicules.

L'occasion ne se fit pas attendre.

Rose André avait reçu d'une de ses élèves de Paris une lettre charmante.

Elle la laissa traîner à dessein. L'enfant n'avait pas dix ans.

Elle racontait, avec la naïveté de la première jeunesse, mais aussi avec une raison déjà forte, sa vie d'étude et de franche gaieté.

Madame de Pouffard, curieuse à merveille, ramassa la lettre, la lut et demanda à Rose quand elle pensait que sa fille en pourrait écrire autant.

« Je ne sais, Madame, dit-elle, puisque vous m'avez bien recommandé de ne la faire travailler que quand elle le voudrait.

— Et quel âge a votre élève ?

— Dix ans, Madame !

— C'est sans doute, dit Madame de Pouffard, quelque fille de la haute noblesse ?

— Son père est tout simplement serrurier, répondit Rose. »

Madame de Pouffard s'enfuit en fermant la porte avec violence.

Lorsque sa première colère fut calmée, elle appela Euphrosine et lui dit : « Mon cher trésor, tu devrais un peu travailler ; il y a des filles

d'ouvriers qui sont plus avancées que toi. »

C'était la première fois qu'elle lui parlait de travail ; Euphrosine regarda sa mère avec étonnement.

« Travailler, dit-elle, est-ce que je n'ai pas une maîtresse pour m'apprendre tout cela ! »

Madame de Pouffard, toute sotte qu'elle était, sentit bien qu'avec un pareil raisonnement sa fille ne ferait pas grands progrès ; mais elle crut l'avoir assez moralisée pour ce jour-là, et elle pensait vaguement qu'à force de tourmenter Rose André celle-ci inventerait quelque moyen pour que la science vint tout de suite.

Euphrosine méritait bien qu'on fit cela pour elle.

Pendant plusieurs jours, la marquise de Pouffard parla des découvertes prodigieuses qu'on avait faites et qu'on faisait encore ; elle confondit la vapeur avec l'électricité ; attribua l'imprimerie à Christophe Colomb ; la découverte de l'Amérique à Gutenberg, mais cette éloquence fut perdue, Rose ayant dit froidement que toutes ces choses avaient été trouvées justement par leur probabilité presque incontestable, tandis que d'autres étaient tout d'abord trouvées impossibles par le bon sens.

Madame de Pouffard peu satisfaite, se plongea dans la lecture d'un journal de modes qu'elle aimait beaucoup (*La Feuille des Grâces*).

Monsieur de Pouffard reprit l'examen de ses propriétés, dont il avait fait faire les plans soigneusement coloriés.

Rose reprit un ouvrage d'éducation, auquel elle

travaillait, après avoir prévenu Mademoiselle Euphrosine que cet ouvrage l'amuserait peut-être et qu'elle lui expliquerait les premières pages avec plaisir, lorsqu'elle voudrait travailler.

« Je disais à mes élèves de Paris, continua-t-elle, de manière à être entendue de Madame Pouffard, que l'étude est obligatoire comme l'honnêteté; c'est pourquoi, grâce à leur bonne volonté, elles s'instruisaient assez rapidement. »

Puis elle ajouta d'un ton plus ferme : « S'il en eût été autrement, je n'aurais pas dû m'occuper d'elles davantage. »

Euphrosine continua d'enfiler des perles de verre, et Madame de Pouffard s'embrouilla dans la phrase de la *Feuille des Grâces*, ce qui fut cause qu'ayant lu : on orne les coiffures de quelques *gerbes* folles ! au lieu de *herbes* folles, la châtelaine des Hulottes se fit faire, pour le dimanche suivant, six grosses gerbes artificielles dont elle orna son chapeau.

Cependant elle commençait à se demander quand il conviendrait à Euphrosine de travailler et à s'impatienter beaucoup contre Rose André.

Celle-ci, ayant prévenu son élève que si dans huit jours elle n'était pas décidée à travailler, il serait de son devoir d'aller retrouver celles à qui son aide serait plus utile, se rendit auprès de Madame de Pouffard et lui dit que cette décision n'était point une menace pour obliger l'enfant à l'étude, mais un parti-pris irrévocable.

Elle termina en conseillant à Madame la marquise de prendre pour Euphrosine une institutrice fort âgée, ayant besoin de repos ; car

toutes celles qui aiment la vie active ne pourraient s'accoutumer à une élève dont la principale occupation est d'enfiler des perles.

Madame de Pouffard, suffoquée d'étonnement et de colère, répondit qu'elle allait réfléchir, et, comme à son ordinaire, sortit en fermant la porte avec fracas.

C'était son argument le plus fort.

Le marquis de Pouffard, interrogé, répondit que dans toutes les grandes familles l'éducation des filles regardait la mère ; qu'il n'avait donc pas à s'en occuper.

Et pour se soustraire aux importunités de Madame son épouse, il prit son fusil et s'en alla chasser dans ses terres.

Le marquis de Pouffard visait assez bien ; il aimait à tirer l'oiseau qui vole avide d'espace pour ses ailes ; peu lui importait les gémissements du nid.

Bien des gens ne comprennent pas, et ils ont raison, que le plomb serve à autre chose qu'à détruire les animaux malfaisants.

Le marquis de Pouffard avait autre chose à penser. Il commençait à s'ennuyer de la solitude et méditait des fêtes et des chasses qui fissent parler de lui fort longtemps dans tout le pays.

En effet, on ne devait pas l'oublier, car on en rit encore.

Le marquis fit donc prendre de nouvelles informations ; et, ayant acquis la certitude que lui seul était titré dans toute la contrée, il résolut de choisir le meilleur de ce fretin et de lancer des invitations dans le grand monde de Paris.

C'était justement l'automne, saison des chasses, on devait pendant huit jours explorer ses bois, et tous les soirs on s'amuserait au château, où la table devait être servie somptueusement.

On demanda à Rose André le délai de la fête et l'occasion lui parut favorable pour qu'Euphrosine changeât de conduite ou qu'elle l'abandonnât.

Ces choses bien arrêtées, on s'occupa des invitations.

Dans le pays elles furent clair-semées, encore les invités ne purent-ils venir tous ayant autre chose à faire, et puis quelques erreurs eurent lieu.

Ainsi, sur l'invitation du médecin, comme il n'y avait aucune indication que ce fut le père ou le fils, et que ce dernier venait également d'être reçu docteur ; ce fut lui qui céda à la curiosité de voir les habitants du château.

C'était un jeune homme qui travaillait de toutes ses forces, mais qui riait de même : mauvaise chance pour le marquis et sa famille.

Ce jeune homme se nommait Paul Martin. Devinant bien que l'invitation pouvait bien avoir été adressée à son père, il eut l'idée d'y faire joindre d'autres erreurs semblables.

C'était facile ; le fils du juge de paix, le frère du maître d'école et deux ou trois jeunes gens se trouvèrent ainsi substitués à leurs parents.

Pendant que Paul Martin dirigeait ce complot, les invitations de Paris allaient leur chemin.

On consulta Rose, mais en fait de gens du grand monde elle ne put guère qu'indiquer les noms. Ce fut bien autre chose quand il fut

question de composer une petite société à Mlle Euphrosine.

Bien peu d'enfants étaient titrées parmi celles que connaissait Rose.

Madame de Pouffard, qui était fort curieuse, voulut bien faire une exception en faveur de Céline, la petite fille à la lettre, mais les compagnes d'Euphrosine ne se trouvèrent en tout qu'au nombre de quatre ou cinq.

Le grand jour arriva.

La famille de Pouffard n'ayant guère songé que les enfants ne voyagent pas seuls, avait oublié d'arranger les choses en conséquence. Toutes les petites invitées restèrent donc chez elles.

Céline seule ayant été *expressément* demandée par Rose, fut amenée par sa mère et fut remise entre les mains de l'institutrice, lui dit qu'elle avait deviné un petit service à rendre, n'avait point voulu le lui refuser et retourna chez elle.

La marquise de Pouffard fut un peu mortifiée de l'absence des petites filles et du départ de la mère de Céline ; mais elle pensa n'avoir point commis d'autres bévues. Elle avait eu la chance que sa société à elle, Mesdemoiselles de la Truffardière et Mesdames Piquador de Bêtenville, n'ayant jamais rien à faire, vinrent voir ce que c'était que cette invitation qui leur tombait du château des Hulottes.

On avait appris, le matin, que le médecin avait une fille de onze ans, Noémi Martin ; Rose rédigea donc, au nom de son élève, une jolie petite lettre pour lui expliquer qu'au moment même on venait

d'apprendre l'arrivée, pour les vacances de la petite voisine et qu'on la priait instamment de venir avec Mme Martin.

Puisqu'on invitait Paul et Noémi, il devenait d'autant plus clair que le châtelain des Hulottes organisait des parties de vacances pour quelque fils ou neveu en même temps que pour sa fille.

« Nous allons bien nous amuser et nous rirons joliment, dit le grand rieur de Paul, en prenant par la main sa grosse petite sœur. »

Grand fut le désappointement de Monsieur le marquis, quand Paul et ses amis, munis de leurs invitations, se présentèrent avec Noémi, coiffée de son grand chapeau de paille à couronne de coquelicots et vêtue de sa plus fraîche robe de mousseline.

Madame Martin avait été négligée, comme trop provinciale ainsi que les autres dames du pays, et elles étaient un peu les complices de leurs fils.

Paul et ses amis n'étaient guère des compagnons à offrir à Messieurs Ganachon de Volembois et Pompilius d'Écorchoison ; mais la bévue était commise, il fallait la boire.

Ces messieurs furent invités, pour commencer la journée, à passer dans la salle des ancêtres : c'est ainsi qu'on nommait le musée.

Pendant ce temps, Mesdames de la Truffardière et de Bêtenville avaient suivi la marquise au salon où elle leur faisait admirer les incrustations du piano, la dorure des cadres et une foule d'autres belles choses.

D'autres se seraient ennuyées à mourir ; mais

Mesdames de la Truffardière et de Bêtenville savaient qu'elles trônaient dans un château, elles n'avaient pas encore eu le temps de s'apercevoir d'autre chose.

Rose André avait emmené au jardin Céline, Noémi et Euphrosine.

Cette dernière, en dépit de sa bêtise, s'amusait presque de la gaieté de ses deux compagnes, car les deux enfants avaient de suite été fort camarades. Elles entraînaient dans la joie franche de la conversation, Euphrosine, quoiqu'elle fut tout étourdie d'entendre d'autres discours que ceux de sa mère et de Sylvie.

Cette première heure était le commencement d'un triomphe.

Le dîner arriva, les mets étaient entassés avec une telle profusion qu'il y eut pour quatre heures à les voir défiler et absorber en partie.

Les jeunes gens eurent un peu pitié des maîtres de la maison et causèrent de manière à ce qu'ils crurent eux-mêmes être aimables ; messieurs Ganachon de Volenbois et Pompilius d'Ecorchoison mangèrent beaucoup.

Mesdames de la Truffardière et de Bêtenville minaudaient en compagnie de la marquise, et jouaient avec des bouquets des champs en récitant de doucereuses pièces de vers sur les fleurs et la beauté.

Lors même qu'elles eussent été belles, leur bêtise les eût défigurées, et, en fait de comparaisons avec les fleurs, il vaut mieux ressembler à quelque chose de moins fragile et de plus intelligent.

Les petites filles, placées près de Rose, faisaient le moins de bruit possible pour ne gêner personne. Quant à Euphrosine, n'ayant point la coutume de s'occuper des autres, elle tenait largement sa place, quoique Rose l'avertît de temps à autre.

Un de ses traits d'esprit les plus marquants, mais qui fit rougir ses parents jusqu'au blanc des yeux, suivant la remarque de M. Ganachon de Volenbois, fut celui-ci :

— « Tiens !... papa, je croyais que d'être princesse ça s'achetait comme tu as fait pour devenir marquis ! mais que ça coûtait plus cher ! » Rose sentit qu'il n'y avait qu'à la laisser aller pour faire changer l'opinion de ses parents sur l'éducation.

Un silence assez embarrassé suivit cette sortie. On venait justement de parler des croisades, et M. le marquis avait raconté comme quoi son aïeul, Stanislas de Pouffard, y avait reçu la *croix de Saint-Louis* des mains mêmes de *Charlemagne*, récit qui avait occasionné une vive sensation à tout le monde. Certes, il y avait de quoi !

Monsieur de Pouffard, satisfait de l'effet qu'il produisait, ajoutait comme quoi, son arrière-grand'mère, Hémiltrude de Paillenval, dame d'honneur d'Isabeau de Bavière, avait mérité la confiance et l'estime toute particulière de cette *vertueuse princesse*, lorsqu'elle fut *régente* de son fils *Louis IX*. — Et ce renversement monstrueux d'histoire faisait ouvrir à Céline et à Noémi des yeux immenses, tandis qu'une épouvantable envie de rire tordait toutes les bouches.

La souffrance du pauvre marquis, après la sortie de sa fille, réprima l'hilarité générale.

On trouva moyen de changer la conversation.

Mais mademoiselle Euphrosine n'était pas accoutumée à ce que ses questions restassent sans réponse, elle ne se découragea pas et reprit en criant plus fort :

« Pourquoi que tu ne me réponds pas ? si ça s'achète, je veux que tu me fasses princesse pour ma fête. Dis, papa, tu m'as bien acheté les diamants de ma grand'mère; tu sais, que tu disais : « il faut que ça paraisse monté vieux ! »

Le marquis et sa femme devenaient fous!

Il y avait encore huit jours et c'était le premier !

On eut tout à fait pitié d'eux et quelqu'un trouva moyen d'insinuer, pour faire cesser les importunités d'Euphrosine, qu'on voyait du jardin tous les paysans du village revenir de la foire, ce qui était fort curieux à cause de la variété de marchandises qu'ils ramenaient avec eux.

Rose et les deux petites filles entraînèrent Euphrosine.

Là, on voulut lui faire comprendre que ses parents devaient avoir une raison pour ne pas lui répondre, qu'il fallait les laisser tranquilles et que, du reste, il était impossible de lui acheter un titre de princesse. Mais nul raisonnement n'eut d'empire sur elle, il fallut changer, par surprise, le cours de ses idées en lui faisant admirer la course folle du grand Mathieu, qui, voulant conduire son porc par une corde atta-

chée à la patte, se trouvait plutôt entraîné lui-même.

Heureusement, pour ses parents, Euphrosine fut distraite.

Quand les jeunes filles rentrèrent au salon, Mesdames de Bêtenville, de Pouffard et de la Truffardière jouaient aux jeux innocents.

Tous les messieurs étaient à la chasse.

Les jeunes gens commençaient à trouver que tout ce qui souffre, même d'une manière ridicule, ne peut plus faire rire. Paul et ses amis ne s'amusaient pas du tout et se promettaient bien de trouver des prétextes, fort polis, pour ne pas revenir le lendemain.

L'un devait être appelé près d'un malade.

L'autre, éprouver une maladie subite.

Un troisième, être obligé, bien à regret, d'entreprendre un voyage.

Il devait en être autrement.

Au salon, — lorsque les jeux innocents furent épuisés, que ces dames eurent assez minaudé sur la sellette, assez fait semblant de se tromper pour faire l'enfant, en jouant à pigeon-vole et au corbillon, on parla littérature.

Décidément Madame de Pouffard était en veine, ses invitées étaient aussi des abonnées de la *Feuille des Grâces*.

On loua la manière charmante dont le journal portait son nom.

Rien en effet n'était plus gracieux et plus frais.

Jusqu'à la vignette du titre, laquelle représentait une guirlande de camélias roses; jus-

qu'au feuilleton, toujours entouré d'une vignette délicate et qu'il était défendu de signer autrement que du nom d'une des trois grâces, Aglaé, Chloé, Euphrosine.

Euphrosine, nom chéri, si joliment porté par Mademoiselle Pouffard.

Madame de la Truffardière, qui passait pour un esprit profond, insinua bien qu'elle lisait quelquefois aussi le « *Papillon d'Or*, l'*Oiseau-Mouche*, le *Nuage*, » et une foule d'autres belles productions. Mais on déclara, à l'unanimité, qu'après avoir bien jugé, c'était la *Feuille des Grâces* qui l'emportait,

L'une de ces dames récita alors de sa voix la plus flûtée la dernière pièce de vers du journal, c'était : « *la Chenille harmonieuse.* »

Comment l'auteur avait-il fait pour rendre une chenille harmonieuse ?

C'est ce dont je me garderais bien de m'occuper ; tout ce qu'on a pu savoir, c'est que le premier vers était :

« Magnifique chenille, écoute mes accents. »

L'auteur se nommait Hyacinthe d'Hélicou.

Après tout, il lui était bien permis de dédier ses œuvres aux chenilles tout comme à d'autres, et il ne manquait pas d'admirateurs.

Après la littérature on parla musique ; toutes trois s'accordaient à adorer le piano, quant au violon, cela leur donnait des attaques de nerfs ; le violoncelle, il n'en fallait pas parler ; l'orgue

leur faisait mal à la tête ; mais le flageolet, par exemple, voilà un bel instrument !

Le choix de la musique leur était indifférent, pourvu que cela fit du bruit ou des roucoulements ; cependant elles n'aimaient pas les maîtres allemands. Quelques vieux airs de Jadin, qu'elles avaient entendus, leurs semblaient préférables à tout Weber, Meyerbeer, etc., elles espéraient que ce joli genre reviendrait. Elles ne comprenaient rien à Wagner, mais elles le détestaient d'instinct, parce qu'il y a toute une création échevelée, rapide, inouïe, jetée à pleines mains dans ses notes, et qu'elles aimaient ce qui est vide.

En peinture, elles se demandaient comment on peut regarder d'autres tableaux que ceux de Boucher et si les belles choses qu'on voit sur les vieux éventails ne valent pas bien les grandes vilaines toiles toutes pleines d'ombre qui impressionnent leurs nerfs délicats.

A les entendre raisonner ainsi, il y avait de quoi leur jeter à la tête tous les cadres dorés, et le piano par dessus le marché ; mais cela ne leur aurait pas donné plus de sentiment, et ce n'était pas leur faute si la sotte éducation qu'elles avaient reçue les avaient empêchées de se développer.

Tout à coup Madame de Pouffard s'avisa de faire mettre Rose André au piano ; il allait sans dire qu'il ne fallait jouer que des polkas, des mazurkas, quelques schottischs, une valse qu'elle avait commencée leur faisait, disaient-elles, tourner la tête.

Comme on ne doit pas jeter les gens par la fenêtre, même lorsqu'ils sont de ce genre-là, Rose André continua résolument son supplice pendant près de deux heures.

Lasse, elle s'avisa de leur jouer ses impressions. Il y avait des cadences ironiques, des roulements gros de colère, des notes frappées tout à coup, comme si l'harmonie indiquée eût voulut briser l'instrument ; des suites d'accords qui étaient des menaces.

Ces dames trouvèrent tout cela ravissant, surtout les cadences et les trilles qui leur riaient au nez.

Madame de la Truffardière demanda si les petites filles étaient musiciennes.

Céline était déjà assez forte, Noémi, quoique beaucoup moins, pouvait s'en tirer aussi.

Autre désappointement pour Euphrosine que la vanité punissait, en ce moment, de la paresse.

Comprenant qu'elle avait assez souffert pour réfléchir un peu aux conséquences de sa fainéantise, Rose proposa aux enfants de chanter ensemble les rondes qu'elles savaient, pendant qu'elle les accompagnerait au piano.

Cela eut amusé tout le monde.

Elle était loin de supposer qu'Euphrosine ne savait pas même une ronde !

C'était vrai pourtant ; Mademoiselle de Pouffard avait passé sa vie se dorlottant dans sa riche oisiveté, comme un lézard au soleil.

Que savait-elle ? ni travailler, ni jouer, ni penser ! rien !

Le soir était venu ; les chasseurs rentrèrent, ayant plutôt exploré les environs comme sites que poursuivi les pauvres bêtes, au grand regret de Monsieur le marquis de Pouffard, qui tirait bien, et de Messieurs Ganachon de Volenbois et Pompilius d'Écorchoison, qui, heureusement, tiraient mal.

Quoique n'ayant pu exercer son adresse, devant ses hôtes, le marquis était radieux.

C'est qu'il avait rencontré dans le grand chemin du bois, un prince, un véritable prince voyageant incognito et l'amenait au château. Le prince avait bien voulu consentir à y passer quelques jours, malgré les nombreuses occupations qui l'appelaient à Paris.

C'était un prince russe, il se nommait Oscar, duc de Sadoga, et, ne devant passer que peu de temps en France, il tenait à remporter complets d'immenses travaux littéraires et scientifiques pour lesquels il devait s'entendre avec quantité d'auteurs et de savants.

Le prince Oscar, duc de Sadoga, était déjà d'un certain âge ; il avait le front chauve, des yeux gris fort intelligents, mais jetant un singulier éclat, au lieu d'y lire la pensée on voyait une lueur qui brillait beaucoup, voilà tout.

Ses manières étaient aisées et polies ; son costume, négligé, comme on pouvait l'attendre de quelqu'un qui voyage pour la première fois sans suite. Ses vêtements étaient irréprochables ; mais la chaussure laissait beaucoup à désirer.

Cela ne laissait pas que d'affliger le marquis qui aimait beaucoup les princes ! mais le moyen

d'offrir une paire de bottes à un aussi haut personnage !

Le marquis espéra qu'une bonne inspiration lui viendrait, et en attendant il présenta son hôte à Madame de Pouffard, qui faillit tomber à la renverse.

Paul et ses amis riaient, cette fois, de tout leur cœur ; ils ne parlaient plus d'envoyer leurs excuses le lendemain.

Messieurs Ganachon de Volenbois et Pompilius d'Écorchoison rivalisaient de zèle près du prince.

Mesdames de Bêtenville et de la Truffardière grimaçaient leurs plus aimables sourires.

Rose André, Noémi et Céline, trouvaient que le duc Oscar, de Sodoga, avait suffisamment l'air d'un prince d'occasion, pour qu'on pût mettre à sa disposition une paire de bottes.

En résumé, le prince était aimable, spirituel, les raisons qu'il donnait de son voyage semblaient possibles, et pour les physionomistes, il ne pouvait être un voleur. Le caractère dominant de son visage étant l'honnêteté.

Paul Martin prétendit que chez *le sujet*, c'est ainsi qu'il appelait irrévérencieusement *le prince*, la manie des voyages avait un fort grand développement ; il remarqua en outre, que son titre de docteur en médecine plaisait médiocrement au duc de Sadoga.

Cependant, toute la maison avait été révolutionnée, le salon avait des tentures ; la cuisine faisait l'effet de deux ou trois fours tant elle contenait de rôtissoires. Tous les domestiques

allaient et venaient avec une activité bien plus grande encore que la veille.

Mademoiselle Euphrosine de Pouffard vint, de ses belles mains, présenter au prince une paire de chaussures, les plus belles qu'on eût pu trouver, pour le délasser du voyage, et le marquis vit, avec joie, que son altesse avait daigné accepter; car il n'avait rien trouvé de mieux que d'envoyer sa fille, à laquelle, pensait-il, on ne pouvait rien refuser.

Mademoiselle de Pouffard, qui comptait bien demander au duc de Sadoga comment on faisait pour devenir prince, était charmante avec lui.

Après le souper, le prince ayant dit qu'il aimait les divertissements champêtres, on fit inviter tout le village à venir se rafraîchir et danser sous les arbres.

Le frère du maître d'école, un peu musicien, envoya chercher son violon et joua avec beaucoup de verve de vieilles danses françaises; la farandole provençale; la pastourelle des troubadours; la danse des gavots montagnards; la sarabande espagnole.

On allait commencer la bourrée d'Auvergne, contre laquelle Madame la Marquise de Pouffard eût bien crié, si le prince n'eût déclaré qu'il n'aimait que les danses populaires des provinces. Il n'y avait rien à dire contre une opinion aussi haute.

Mesdames de la Truffardière et de Bêtenville, Messieurs Ganachon de Volenbois et Pompilius d'Écorchoison dansaient avec rage.

Mademoiselle Euphrosine dansait. Paul et ses

amis avaient l'air de danser ; mais c'était pour cacher qu'ils riaient comme des fous.

Le violon du maître d'école était si gai qu'il semblait rire aussi.

Un cri de surprise partit aussitôt de toutes les bouches.

Une troupe de gens armés avait envahi le parc.

C'est qu'on avait retrouvé la piste d'un pauvre fou, échappé d'une maison de santé depuis quelques jours, grâce à l'un des vêtements d'un interne qu'il avait eu le talent de se procurer. Cet homme, ordinairement assez calme, malgré sa folie de voyages et son idée d'être prince, était cependant sujet à quelques accès d'une violence extrême.

C'était Son Altesse le duc Oscar de Sadoga, lequel fut réintégré dans sa maison de santé.

Quel coup de théâtre !

Madame de Pouffard en tomba malade subitement ; la société n'eut donc pas besoin d'excuse pour terminer ce soir-là toutes les fêtes.

Chacun était mécontent, si ce n'est les rieurs.

Madame de Pouffard se rétablit ; mais il lui resta longtemps de la tristesse. Monsieur le marquis abandonnait la chasse et le musée de ses ancêtres, et Rose André fut obligée, pour les consoler, de leur dire qu'ils avaient plus gagné que perdu à cette aventure.

Car Mademoiselle Euphrosine, un peu honteuse, fort dépitée et entraînée par l'exemple de Céline, que Rose avait conservée quelques jours, et de la petite Noémi qui venait travailler avec elle ; Mademoiselle Euphrosine, disons-nous, avait

commencé à s'instruire et elle y réussissait ; *car on peut toujours faire bien, et il n'est pas de si laide chenille qui ne devienne un joli papillon.*

LE PETIT POSEUR

Certains enfants se placent en personnages, se donnent pour de petits modèles, attachent une grande importance à leurs petites actions, affectent que tout ce qu'ils font ait une certaine portée : c'est ce qu'on appelle *poser*.

Il y a de grands paresseux qui *posent* pour le travail ; leur lenteur passe pour une attention réfléchie.

Il y a d'infâmes poltrons qui *posent* pour la valeur. « Je n'ai peur de rien ! » disent-ils du même ton que les peureux chantent, pour se rassurer, quand ils voyagent la nuit.

Il y a d'indignes menteurs qui *posent* pour la franchise.

Ces enfants-là, quand ils seront grands, seront plus dangereux dans la société que toutes les bêtes fauves dans les bois.

C'est pourquoi on doit faire de grands efforts pour les corriger pendant qu'ils sont jeunes ; après, il serait trop tard, car ils n'auraient jamais l'intelligence et la volonté de vaincre leurs vices.

Alfred posait pour le courage ! Il avait douze

ans, une taille déjà haute, des bras solides, et des jambes, qui couraient bien pour se sauver surtout quand on ne le voyait pas.

Il arriva qu'aux vacances, Alfred fut envoyé chez son oncle, brave cultivateur des environs de Paris.

Celui-ci avait deux fils de quelques années plus jeunes qu'Alfred, qui tout naturellement furent d'abord parfaitement dupes du grand cousin.

Jacques et Robert s'imaginèrent que leur cousin était une sorte de Bertrand Duguesclin, et qu'avec lui ils n'avaient rien à craindre.

Cette opinion pensa leur coûter cher, car le petit poseur fit tout pour la leur faire conserver et rien pour la justifier.

Un soir, que les trois enfants causaient ensemble, Alfred s'avisa de demander pourquoi on n'allait jamais se promener du côté des grands noyers.

« C'est, répondit Jacques, parce que papa nous l'a défendu, et nous n'avons pas pensé à lui demander pourquoi, tant il y a d'autres jolis endroits.

« Oui, dit Robert, le petit bois par exemple, est bien plus beau que les noyers ; nous y allons souvent, il y a des chemins couverts, et les oiseaux font, en se couchant, un grand bruit dans les branches. »

Alfred, flaira que les noyers étaient bien moins dangereux que le bois et que c'était l'occasion de se bien poser. Il se trompait. C'est égal, dit-il, j'ai grande envie d'aller voir là-bas, et avec moi

vous ne craignez rien, ajouta-t-il en se redressant.

— C'est vrai, dirent les enfants, persuadés que leur père lui-même serait tranquille, les sachant en compagnie d'un brave comme Alfred.

Ils partirent dans la direction des grands noyers — comme Alfred se croyait sûr de ne rien rencontrer, il s'était muni d'un gros bâton — cela faisait bien !

L'oncle, qui avait tout entendu, suivait de loin, ayant soin de ne pas se laisser voir.

Le soir venait, de grandes ombres se dessinaient sous les branches, le grillon chantait dans l'herbe ; l'air était si doux, la nature si belle, que les enfants se sentaient heureux d'être ensemble par cette charmante soirée.

Quant à Monsieur Alfred, il était heureux qu'on le crut brave — voilà tout.

Voyant et croyant qu'il n'arriverait rien, il s'avisa de faire jeter à ses cousins les bâtons qu'à son exemple ils avaient pris dans leurs mains.

« C'est assez que je sois armé, dit-il d'un air de majesté. »

Les petits trouvèrent, comme de coutume, qu'il avait raison, et l'oncle trouva de son côté qu'il faisait bien de les suivre.

Déjà ils étaient arrivés sous le premier des noyers, quand Robert poussa un cri terrible !

En ramassant quelques noix tombées sur les débris d'un vieux mur, il avait réveillé une grosse couleuvre qui s'était aussitôt roulée autour de sa jambe.

« Un serpent, un serpent ! » criait le petit.

Alfred était déjà bien loin ! il avait, en fuyant, jeté son bâton et se sauvait à triple course, le danger lui paraissant plus grand que sa fameuse réputation.

Germain avait assez de sang-froid pour son âge, il ramassa le bâton et vola au secours de son frère ; mais avant qu'il fut arrivé, son père était là.

Il saisit, tout près de la tête, la couleuvre qu'on ne pouvait arracher autrement, et la maintint fermement, comme si elle eut été prise dans un étau.

Le pauvre petit était délivré sans s'inquiéter des coups de queue de la bête. Le fermier, de la main qu'il avait libre, lui broya la tête entre deux pierres, puis il ordonna à ses deux fils de rentrer à la maison, car sur le chemin il n'y avait nul danger, ces vilains reptiles n'habitant absolument que les ruines qui étaient sous les noyers, et il se mit à la recherche de son neveu.

Alfred courait toujours, criant comme un âne. Ne pouvant se faire comprendre de lui, l'oncle le rattrappa, le prit dans ses bras et le rapporta à la maison.

Le petit poseur fut malade, pendant quelques jours, de la frayeur qu'il avait eue ; il eut ensuite une grande honte de la double lâcheté qu'il avait faite en abandonnant ses cousins dans le danger après leur avoir fait croire qu'il était capable de les protéger ; mais son oncle lui dit qu'à son âge on pouvait lui pardonner, s'il se corrigeait.

Alfred, non-seulement sentit qu'on ne doit

jamais se faire passer pour ce qu'on n'est pas, mais encore le souvenir du danger dans lequel il avait entraîné et abandonné ses cousins le rendit vraiment brave.

La Lettre de Cécile

POUR LE JOUR DE L'AN

Cécile devait écrire à ses parents, pour le jour de l'an. Elle voulait que cela fut très-beau et que cela vint d'elle toute seule. — Personne ne devait être dans son secret, il y avait encore quinze jours devant elle et, déjà, elle y pensait sans cesse.

Cécile avait bien un superbe cahier de net, des desssins ; elle savait une pièce de vers, une chanson sur le jour de l'an ; mais tout cela avait été appris à la pension. Il lui fallait une lettre composée par elle-même.

Pour s'inspirer, elle acheta un de ces petits volumes de lettres qui sont censées être des modèles. — Elle prenait bien le chemin de l'inspiration !

Après avoir lu et relu le volume, sans y rien trouver qui la charmait beaucoup, elle prit le parti de s'en rapporter au goût d'une de ses petites amies. — Celle-ci, dont le jugement

passait pour très-sûr, remarqua particulièrement deux lettres; l'une commençait ainsi :

« Chers Parents,

Je mets la main à la plume etc., » l'autre, contenait, à propos du jour de l'an, la description du soleil, de la lune et des étoiles.

La petite amie fit remarquer à Cécile combien ces choses étaient belles, comme ces descriptions devaient flatter le cœur des gens auxquels on les adressait! que les personnes douées d'un style aussi magnifique sont heureuses!

Cécile, eut d'autant plus de confiance en son amie, que le temps pressait. Les quinze jours s'étant passés en réflexions, bien des choses avaient été négligées pour mieux songer à la fameuse lettre, cependant tout était achevé et la lettre n'était pas commencée. Il fallut se décider.

Cécile acheta une belle feuille bordée de dentelles et décorée d'une rose couleur de gelée de grosseille ; elle choisit une plume toute neuve et fit ce chef-d'œuvre :

« Chers Parents,

« Puisque l'astre brillant du jour fait lever l'an nouveau comme une brillante aurore, je mets la main à la plume et je vous écris pour vous dire que de même que la lune pâle, etc. »

Tout le reste était de cette force. Le lendemain, lorsque les dessins et les cahiers eussent été offerts, quand la pièce de vers eut été dite,

la chanson joyeusement chantée, les parents de Cécile étaient vraiment contents, car tout était bien pour son âge. La petite fille voulut couronner leur joie en terminant par la fameuse lettre.

Le cœur lui battait fort, car elle s'imaginait que c'était un chef-d'œuvre, elle la tira lentement de sa poche et, toute rouge d'orgueil, la tendit à son père.

Celui-ci, après avoir lu le chef-d'œuvre, tout bas, le recommença tout haut.

Et..... le père, la mère, le grand frère éclatèrent de rire.

Cécile était stupéfaite.

Il lui fallut raconter comment elle avait composé son chef-d'œuvre.

On riait plus fort; la pauvre Cécile avait les larmes aux yeux.

Le grand frère la prit par la main. « Comment aurais-tu dit, petite sœur, si tu avais écrit sans ces vilains modèles, lui demanda-t-il ?

— J'avais bien commencé plusieurs lettres, répondit la petite fille, mais je les ai toutes déchirées parce que cela me paraissait trop simple. Je disais que je ne pouvais pas exprimer à nos parents toute l'affection et toute la reconnaissance que je ressentais pour eux, mais que je ferais mes efforts pour la leur prouver.

— « Cela valait beaucoup mieux, dit le grand frère. *Le meilleur maître de style, c'est le cœur.* »

Cécile commençait à se consoler, ses parents achevèrent de lui rendre sa gaieté en l'assurant qu'ils étaient heureux de sa bonne intention,

comme si elle eut été plus heureuse dans son style.

Mais à l'avenir elle ne s'avisa plus de copier dans les livres ce qu'elle pouvait trouver dans son cœur, ni rien autre chose non plus, car celui qui copie les mots ou les actions des autres est toujours ridicule et ne remplit jamais le but qu'il se propose.

Une autre petite fille avait écrit à son oncle une lettre de ce genre, également copiée dans un livre.

L'oncle lui répondit : « *Ma chère nièce, tu trouveras ma réponse page 10 de ton livre.....* »

LOUISE MICHEL.

TABLE

